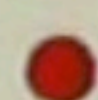


Jaroslav Seifert

Neuf poèmes inédits



Poètes danois d'aujourd'hui

Jaroslav Seifert

Prix Nobel 1984

GERARD ZISSEGGER

Alain Praud

Jean Todrani

Yves Boudier

Notes Informations Editions Revues

action poétique

Jaroslav Seifert

Neuf poèmes inédits



Poètes danois d'aujourd'hui

et

Volker Braun

Alain Lance

Gérard Arseguel

Alain Praud

Jean Todrani

Yves Boudier

Notes Informations Editions Revues

action poétique

action poétique

rue J.-Mermoz, Rés. La Fontaine-au-Bois, n° 2, 77210 Avon.

publié avec le concours du Centre National des Lettres

Ce numéro, réalisé par K.E. Poulsen et Henri Deluy, est dédié à Mitsou Ronat qui en fut l'initiatrice.

A PARAÎTRE

N° 99 (mars 85) : La Sextine, Gaston Massat.

N° 100 : Le Tango. Puis : Reverdy, Poésies en U.R.S.S., Symbolisme, Dolce Stil Novo, Minnesanger, Catalans...

REDACTEUR EN CHEF : Henri Deluy.

COMITE DE REDACTION : Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boudier, Martine Broda, Henri Deluy, Jean-Charles Depaule, Charles Dobzynski, Marie Etienne, Gil Jouanard, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig.

SECRETAIRE GENERAL : Jean-Pierre Balpe.

DIFFUSION : A partir du n° 80 : Distique, 17, rue Hoche - 92240 Malakoff - Numéros antérieurs au n° 80 : directement à la revue.

ABONNEMENT : France : 4 numéros : 150 F — Etranger : 230 F
 France : 8 numéros : 270 F — Etranger : 400 F
 (Voir bulletin d'abonnement en fin de numéro.)

C.C.P. Paris 4294-55 - Action poétique.

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés

Gérant responsable : Henri Deluy

I.S.B.N. : 2-85-463-34-8

Dépôt légal 4^e trimestre 1984

N° Commission paritaire : 56995

Imp. Le Castellum - 30000 Nîmes

SOMMAIRE

JAROSLAV SEIFERT / POETES DANOIS D'AUJOURD'HUI

— Notes : Henri Deluy	2
— Jaroslav Seifert : Alain Lance ..	3
— Poèmes : Jaroslav Seifert	5
— Quant à l'avant-garde : Maurice Regnaut ..	13
— Quand les mots... : K. E. Poulsen	17
— Poèmes : Marianne Larsen, Klaus Hoeck, Vita Andersen, Hans-Jorgen Nielsen, Henrik Nordbrandt, Bo Green Jensen ..	20
— L'enfant Gérard : Anonyme	50
— Recette : Le tian de courge	51
— Le combat du siècle : Volker Braun	52
— Poèmes : Alain Lance	57
— Comme un singe... : Gérard Arseguel	58
— Sacs et préceptes : Alain Praud	62
— Avignon-Marseille : Jean Todrani	66
— Scène Naturelle : Yves Boudier	69

NOTES - INFORMATIONS - EDITIONS - REVUES

— Revues, lectures : Jean-Pierre Balpe	70
— Jean-Luc Sarré : Frédéric Valabregue	72
— Michel Butor : Alain Coste	73
— Jean Tortel : Luc Decaunes	73
— Numéros disponibles	77
— Bulletin d'abonnement	80

JAROSLAV SEIFERT, NOTE...

L'ignorance et l'arrogance d'un grand nombre de journalistes français n'ont d'égales que leur vulgarité, leur complaisance à soi et leur servilité. On le savait. Le Prix Nobel de Littérature 1984 vient à nouveau de le souligner.

N'en parlons plus.

Jaroslav Seifert, Prix Nobel digne des plus grands, soyons en sûrs, est né à Prague, dans une famille ouvrière, le 23 septembre 1901. Après des études secondaires rapides, il fait ses premières armes dans le journalisme. Dès 1922, il fréquente les milieux de l'avant-garde tchèque et slovaque. Il publie en 1921 son premier recueil, empreint de modernisme messianique et d'exaltation du monde moderne sous les formes les plus spectaculaires (les voyages, les ports, les rencontres, l'exotisme, les nègres, le jazz, la ville la nuit, le cirque, le cosmopolitisme, les usines, les masses de travailleurs la lutte sociale...). Il collabore pendant plusieurs années à la presse et à l'édition du Parti Communiste, il voyage beaucoup (France, Union Soviétique, Allemagne...) et participe aux manifestations et initiatives du groupe de poètes et d'idéologues qui se rassemblent autour de Karel Teige, des peintres et des écrivains de sa génération (Konstantin Biebl, 1898-1951, Frantisek Halas, 1901-1949, Vladimir Holan, né en 1905, mort il y a peu, Vitezslav Nezval, 1900-1958). Il publie dans les revues du groupe, souvent les anime. Du « Devetsil » au « poétisme », ce sera moins évident quand ses amis passent au surréalisme, Seifert est de toutes les aventures (y compris le proletkult) (1).

De nombreux recueils jalonnent cette vie : simplicité, délicatesse et chant de la langue — il écrit avec son oreille dit-on à Prague — ouverture sur le monde et sur l'intime, son champ d'écriture est l'un des plus larges de la Tchécoslovaquie contemporaine où il est, depuis longtemps, un poète fameux, connu des enfants comme des autres.

Durant les années cinquante et soixante, il reste quelque peu à l'écart mais continue de publier. Il saluera le « Printemps de Prague » et acceptera d'être le Président de l'Union des Ecrivains Tchécoslovaques en 1969, à l'époque la plus dure de la « normalisation », son nom, on le sait, ne suffira pas, et pour cause, à empêcher la mise au pas de l'Union. Dès lors, Seifert maintient son opposition. Il signera la « Charte » et ne manquera jamais d'appuyer les tentatives de résistance à un socialisme qui n'est ni celui de sa jeunesse et de ses rêves ni celui auquel il demeure attaché et pour lequel il entend continuer le combat. Personnage national d'envergure mondiale, ses livres sortent à la fois à Prague et dans l'émigration (c'est le cas du tout dernier). Le Prix Nobel couronne une œuvre. Nous sommes heureux qu'il couronne aussi cet homme.

On trouvera ici quelques poèmes de J.S. qui représentent divers états

de son écriture, à des époques différentes. Pour saluer J.S. et pour notre plaisir.

(1) Voir « Change 10 » : « Prague Poésie Front Gauche. »

Alain LANCE

*Je vous ai reconnus
parce que vous teniez
un chant dans la main droite
et dans la main gauche*

un miroir pour y enfermer le soleil

(Philippe Soupault, *Ode à Prague*)

« Jaroslav Seifert, le petit Nobel de Prague, » titrait une feuille bien dans le vent parisien le lendemain de l'attribution du prix à celui que les Tchèques (ceux de l'exil comme ceux qui vivent là-bas, les officiels comme les autres) considèrent quasi-unaniment comme le plus grand poète actuel de leur pays. Certes, nous ne disposons en France que d'un nombre restreint de traductions de Seifert : quelques poèmes publiés dans des revues et le cycle des Sonnets de Prague, dont Jean-Pierre Faye avait confié la traduction à Henri Deluy et qui parut en une plaquette éditée par « Change errant » et « Action Poétique ». Mais l'ignorance — explicable — de certains journalistes les autorise-t-elle à écrire n'importe quoi ? Apparemment oui.

Sachant très peu de choses de l'œuvre de Seifert, j'avais néanmoins gardé un vif souvenir de ces sonnets, que je viens de relire. Prague, carrefour des années vingt et, cinquante ans plus tard, cul-de-sac. Prague aux doigts de pluie de Nezval, Prague sous la neige de Seifert, rarement ville fut chantée avec autant de ferveur que la Prague des poètes de cette génération, contemporaine des surréalistes mais plus proche encore des grands ébranlements politiques déclenchés par la première guerre mondiale : Nous fûmes les témoins de l'époque / où mouraient les dynasties écrit Nezval en 1924, et Aragon semble lui répondre, trente ans plus tard dans le Roman inachevé : Et j'en dirais et j'en dirais/ Tant fut cette vie aventure... Vers au charme pervers, après tout ce que nous savons.

Début des années vingt. Frantisek Halas évoque ce temps d'aurore, d'élan, de joie : « Notre jeune monde brûlait d'une foi en une nouvelle et juste organisation du monde. Le nouveau paradis sur terre semblait être à portée de nos mains, il suffisait de l'attraper. » Ces poètes partagent également le même enthousiasme devant la modernité, la science ; chantent les avions, l'électricité, l'amour. Et la Révolution.

Un demi-siècle plus tard : Les Sonnets de Prague.

quand les chenilles écrasent la paume
des places et brisent l'épine dorsale
des ruelles sous les tours de Tyn

Dans ces quinze sonnets, le dernier vers de chaque poème est repris comme premier vers du poème suivant, et le quinzième sonnet est formé des quatorze vers initiaux des poèmes qui l'ont précédé. Dans la belle cohé-

rence formelle de cette structure, on peut lire une forte leçon de poésie et de morale politique. Seifert est resté dans sa ville, dans son pays, mais n'a pas cédé.

Je ne serai de ceux qui abandonnent
par peur ou bien par excès de désespoir

On raconte qu'Aragon et Jakobson avaient naguère proposé la candidature de Seifert pour le prix Nobel. A quoi sert le Nobel ? demande-t-on rituellement. Une chose est sûre : cela peut faciliter une utile entreprise éditoriale.

Elle semble se mettre en chantier avec, notamment, la parution chez Seghers de ces « Sonnets », traduction et interprétation Henri Deluy avec Jean-Pierre Faye, augmentés de « Huit poèmes » traduits par H. Deluy et du « Château de Prague » traduit par Dominique Grandinont.

POEMES

Jaroslav SEIFERT

L'AMPOULE

Autour de la lumière froide des ampoules
les ailes s'agitent d'une inlassable ronde.
Monsieur Edison lève les yeux du livre
qu'il est en train de lire
et sourit

A combien de papillons de nuit a-t-il sauvé la vie !

CHANT

Celui qui s'en va
Agite son mouchoir

Tous les jours quelque chose se termine
Quelque chose de très beau se termine

Le pigeon voyageur remue l'air de ses ailes
sur le chemin du retour
Nous espérons ou nous n'espérons plus
mais sans cesse nous prenons le chemin du retour

Economise donc tes larmes
et souris malgré tes yeux rougis
Tous les jours quelque chose commence
Quelque chose de très beau commence

GUILLAUME APOLLINAIRE

On ne remue pas volontiers des souvenirs
Oublions Oublions
Pourtant en levant les yeux du fond de la cour
j'ai pensé à toi poète
Quand tu es passé par ici il y a quelques années
avec dans un sourire ton : Bergère Tour Eiffel.
Les péniches à l'automne traversent la ville
comme d'interminables années
ta muse où est-elle partie quand tu as pris congé de Paris
je rencontre dans les rues des milliers de femmes
aucune n'est aussi belle qu'elle
celle de Bethléem l'Etoile ton monument
brille toujours
j'apprends à écrire des poèmes comme un soldat
qui apprend à jouer du clairon
quand de la fenêtre de sa caserne
il gonfle ses joues sur le métal doré
et les sons étirés battent des ailes au-dessus de la rue
Paris est le miroir de l'Europe et j'y repère ton sourire
Je monte je monte sur cette échelle vers les étoiles
sur les branches de fer une ballerine en rose joue de la guitare
un papillon fatigué repose sur les roses dans ses cheveux
mais le jour est trop petit pour contenir toute la ville
la lune jaillit d'une fenêtre du Trocadéro face riante d'un assassin
mais c'est pour rire car toute chose au monde est belle
et moi j'embrasse le sein de pierre de la sphinx au rez-de-chaussée
du Louvre
et je me souviens de ta Dame
sa façon de pleurer sur un livre de vers

mais la fusée jaune or meurt plus vite qu'elle ne s'est allumée
et tous les poèmes ne demeurent pas si longtemps aussi beaux
que les tiens au-dessus de la ville lors de ces soirées que tu as
tant aimées

et que je vois toujours devant mes yeux
Ta tête dans ses pansements blancs
c'est pour rire car je m'appuie sur l'affut d'un vieux canon
et l'obscurité ferme devant moi mon petit guide de Paris
La tour Eiffel est une harpe d'éole

écoute le vent de l'événement et de la beauté gonfle les voiles
de l'art

Oh pilote de la mort

LE PAIN ET LES ROSES

Entre deux pôles le monde se tend
comme une peau d'âne
et la vie entre deux choses
le pain et les roses

Le monde résonne les tambours résonnent
pour de minces choses une grande guerre
Les vainqueurs et les vaincus rentrent chez eux
et qu'il est long le chemin qu'il est long
vers la maison

Deux dés à jouer deux mots magiques
dans le cornet de l'histoire
le pain et les roses

Sur le tambour renversé jouer à nouveau
Bien secouer le cornet entre les mains

Sur la peau d'âne du tambour de la guerre
pour notre amour
la faim et la mort

CHANT DES FEMMES ET DES HOMMES

Un mot net comme une baïonnette
tonne parmi les mots
Un mot net comme une baïonnette

Quand ils voudront savoir qui nous sommes
qu'il tonne

Que la baïonnette et sa gouttière
demeurent sèches
Un mot net comme une baïonnette
parmi les villes parmi les fleurs
que le sang
ne jaillisse

Les mères dans leur sein gardent leurs rêves
pour d'autres choses beaucoup plus belles
Un mot net comme une baïonnette
Et pour agir
Quand ils voudront savoir qui nous sommes
que tonne
Un mot net comme une baïonnette

Qu'un mot net, comme une baïonnette
réponde.



LA MORT DU POETE

*pour Joseph Capek, mort au Camp de Concen-
tration de Bergen-Belsen, en 1945.*

C'était une ville rose et dorée
pleine d'avions et de poissons
pleine d'enfants pleines de rires
pleine de trompettes et de lumière
d'étoiles et de pompiers tout fiers
de leurs tuyaux de cuivre

et pendant que les chats restaient sur les toits
des bandes de chiens étonnés se miraient
dans les garde-boue brillants des voitures
et la lune (on disait alors l'astre de la nuit)
cherchait des épingles à cheveux dans le gazon mouillé

Puis un jour le monde a changé
et les brins d'absinthe grise
ont été pris derrière les barbelés
et les ballons des enfants ont disparu
en roulant doucement
pour des années

Le poète assis sur un peu de paille
(autrefois dorée)
a pris sa tête dans ses mains
pour écouter les ailes inaudibles de la ville
dont il aimait tant le fleuve et les arbres

Il s'est dit
quand la guerre aura son compte
je décrocherai en vitesse le téléphone
(mais il n'y en avait pas là-bas)
et j'appellerai la maison
où ils n'en finissent pas de m'attendre
où j'ai laissé un tableau inachevé
et de l'eau dans le lavabo
je voulais me laver les pieds quand ils sont venus

Allo allo
et ceux qui n'en finissent pas de m'attendre
regardent l'écouteur avec mélancolie
Quelque chose de mystérieux quelque chose de triste
se met à résonner dans la coquille
et puis ça devient de plus en plus faible
allo allo
désespérément : Mademoiselle, ne coupez pas

Mais ce n'était pas la demoiselle du central
c'était la harpe noire sans corde
et tout à l'instant devient amer
parce que quelqu'un vient d'écraser
entre ses doigts une feuille poussiéreuse d'absinthe.

LA MER

Quand la nostalgie des lointains nous prend
Nous nous disons

Ah les vagues sur la mer les vagues la mer

Et quand nous déclarons notre amour dans une enveloppe rose
quand nous embrassons la douce chevelure de l'aimée
Nous nous disons

Ah les cheveux par vagues les vagues les cheveux

Le dimanche avant midi les filles se baignent dans la mer
Et la mer et leurs cheveux se mêlent en une seule vague
et le marin du haut de la hune les yeux à l'horizon
entame alors une nouvelle chanson

Et les ondes
et les ondes ondoient et ondoient

Puis elles meurent sur le sable.

LE MONUMENT DE POUCHKINE A MOSCOU

(pour le 10-2-1937) - (1)

Des flocons sur des flocons
vont sans bruit dans l'air
sur des cheveux bouclés
coulés dans le métal.

De ces temps passés
jusqu'à nos jours
sonnent ici, sonnent

les maillons de la chaîne.

Des flocons sur des flocons
façonnent ici sa tête,
la blancheur de ce drap
ne va pas au poète.

Jadis pour le supplice
on suivait le bourreau,
aujourd'hui aussitôt,
— une balle dans la nuque.

Poète de la liberté,
à toi ce bouquet de roses
mais écoute nous bien,
car les paroles s'envolent.

Pourquoi pas cet hommage
à l'homme déjà mort,
qui dort depuis cent ans
muet sous cette terre ?

Liberté ! Le mot
n'est plus d'usage,
la liberté ce matin
ne se porterait plus.

Qu'importe à ce poète
de liberté qu'aujourd'hui
n'importe qui
se cache sous ses basques.

Des rubans rouges
flottent sur ta lyre,
une masse de gens
t'admirent.

Quelques-uns pourtant
vont en Sibérie,
comme avant comme quand
tu étais vivant.

De ces temps passés
jusqu'à nos jours
sonnent ici, sonnent
les maillons de la chaîne.

Des flocons sur des flocons
vont sans bruit dans l'air
sur des cheveux bouclés
coulés dans le métal.

(1) Centième anniversaire de la mort du poète russe.

COMME SI

Face à face avec le mal c'est pour moi
comme si quelqu'un était là pour
le saccage du ciel
l'hypocrite volonté d'effacer les oiseaux
couper les ailes des anges
porter la peste aux nuages
mutiler les rêves les plus purs
arracher l'amour aux amants
enterrer les sources bienfaisantes
mettre la vérité sous masque
d'un fou dévoyé
aveugler la bonté
honorer les gestes insensés
et dépouiller de sa voix la pitié
Comme s'il était là pour mettre le printemps à mendier
pour enlaidir la beauté
cracher impudiquement sur la rosée
balayer sa crasse avec des fleurs
et ses vieilles ordures avec des plumes d'oiseaux
Comme s'il était là pour
poser des pièges aux chevrettes
et tailler les veines des ruisseaux
Comme si quelqu'un parmi nous
jouait au jeu cruel
de jeter les faons dans un ravin
et ravissait l'âme des forêts
Comme s'il s'engraissait de la peine des autres

sabrait dans les journées ensoleillées
et provoquait l'obscur
dans les cœurs et dans les têtes
Comme s'il aliénait l'art
installait au ciel le monstrueux
et la cigüe dans les remèdes
Comme s'il déshumanisait la technique
détruisait la conscience
introduisait des microbes dans les serres
des laboratoires
Comme s'il était là
expert difforme du dépérissement
au guet sous la terre
installé au fond de la mer
le chaos déployé et la panique
et la conscience rongée par l'acide
bien que nous soyons tous
sur un vaisseau cosmique
chargement plein de vie
de formes diverses de variétés infinies
il dépend de nous qu'il échoue
parmi les cercles cosmiques
que plus personne n'embarque
ou qu'il élève vers les soleils
les drapeaux de vie
des futures générations

(traductions Henri Deluy)

QUANT A L'AVANT-GARDE

(SUITE)

Si tout humanisme historique a pour fondement la temporalité du sens, ce temps qui signifie est celui de l'espèce et non de l'individu : il n'y a d'Histoire, on le sait, que du grand Etre générique et c'est par Lui que l'être individuel voit son temps devenir sens, son histoire Histoire. Or, toute Histoire est nécessairement, sous peine de n'être elle-même qu'histoire, une temporalité interne, apparition, évolution, disparition, qui n'est autre que celle organique du vivant : la logique du sens historique est celle autrement dit de l'être individuel, mais attribuée au seul grand Etre générique et par-là déniée à l'individu (toute Histoire est profondément projection de l'ontogénèse, aurait-on dit en d'autres temps, sur la phylogénèse). En tout humanisme historique il y a donc, théologiquement dira-t-on, ce paradoxe ironique et tragique à la fois : le sens dont l'Histoire prive l'individu n'est que ce sens individuel que s'est approprié l'Histoire.



Ainsi l'Etre historique est essentiellement double : il est générique, il est organique. En tant que générique, il est cette Présence assignant à chaque être individuel une présence relative — en tant qu'organique, il est ce processus interne ayant sa propre loi, phase, rupture, régénéscence, il est ce Temps qui seul donne sens à tous les temps individuels, qui seul fait de chaque expérience une gradation providentielle. Et parlant d'humanisme historique, on parlera à bon droit de mystique et de mystique même essentielle — absolument, rigoureusement mystique temporelle.

Appliquer au domaine poétique un tel considérant, c'est faire comparaître un siècle et plus de discours théorique et critique, un siècle et plus d'écriture attestant une même et double conviction : toute poétique ou presque est en vérité, depuis plus d'un siècle, exégèse de la Poésie et de son Histoire. Avec l'humanisme historique, en effet, ce qui a surgi, c'est au plus profond cette postulation double : il faut génériquement d'une part qu'il existe un grand Etre poétique, ou selon la formule la plus simple, un grand Poète à l'œuvre depuis le commencement du monde et dont chaque poète individuellement n'est que l'avatar, Poète présent par la totalité de la Poésie — il faut organiquement d'autre part que cette existence, à travers sa diversité, sa complexité, sa ressource infinie, il faut que ce perpétuel renouvellement soit nécessité évolutionnelle, et d'œuvre en œuvre individuelle il faut que ce temps interne soit sens, cette Poésie, il faut qu'elle soit sa propre Histoire. Ainsi d'une part, célébration dont le rituel par excellence, avec sa retombée en bonne parole critique, est ce qu'en littérature on appelle justement le Manifeste, ainsi depuis un siècle et plus toute poésie est en réalité, involontairement ou dogmatiquement, considérée, étudiée et jugée en tant que possibilité de manifestation, de révélation et d'incarnation de la Poésie (1). Ainsi d'autre part toute histoire de la poésie est depuis plus d'un siècle Histoire : étant posée essentiellement comme moment effec-

tif de la Poésie, une œuvre poétique donnée est à situer nécessairement à l'intérieur de tel ensemble successif, séquence temporelle qui est séquence de sens, l'œuvre en question prenant là seulement son sens véritable — et ceci impliquant que chaque séquence elle-même est en situation à l'intérieur du grand ensemble total temporel, de séquence en séquence et d'une « rupture » à l'autre, en quoi se constitue un développement sui generis, celui de la Poésie en tant que grand Etre organique (2). En ce siècle et plus, pas un livre, pas un fascicule, pas un article ou presque, où l'examen d'une œuvre poétique individuelle ait d'autre fin que d'établir, de manière ou non déclarée, et sa définition d'une part comme mode de présence de la poésie et d'autre part sa signification par sa situation dans l'Histoire de la Poésie — et que ce discours se veuille ou l'un ou l'autre, ou celui sur la seule Poésie ou celui sur sa seule Histoire, et détermine ainsi deux tendances théoriquement distinctes, il n'est en fait qu'un seul et même double discours impossible à disjoindre, il n'est que ce discours et de la Poésie et de son Historique indissolublement, que cette poétique une et double essentielle à l'humanisme historique, apparue avec lui, ce qui poétiquement veut dire avec le Romantisme : avec le Romantisme en effet, sa radicalité profonde est là, est né tout armé un double concept, celui d'un Etre absolu temporel et de son Evolution propre, autrement dit, avec Novalis et le Romantisme allemand, celui de la Poésie et de sa propre Histoire, elle-même interne à l'Histoire même, autrement dit aussi, avec Hugo et le Romantisme français, celui de l'Art et du Progrès — et c'est ce double dogme, impensé jusqu'alors, qui depuis plus d'un siècle et plus est le fondement de cette esthétique inclusivement, multiformément dominante, et dont toute poétique est encore aujourd'hui tributaire, esthétique générique organique, esthétique mystique temporelle (3).

*

En finir avec l'humanisme historique, en finir fondamentalement, c'est, renvoyant l'espèce à sa propre histoire et rendant la sienne à l'individu, c'est destituer la temporalité de tout sens et restituer à l'être individuel l'entier pouvoir de signifier, c'est ruiner cette conviction, pour l'être singulier, que sa propre dénégation est paradoxe nécessaire — en finir fondamentalement, c'est en finir poétiquement avec l'esthétique mystique temporelle, avec la conception du perpétuel développement séquentiel, de rupture en rupture, « avancée » après « avancée », avec la constitution progressive, en chaque œuvre, à travers chaque « apport », de ce grand Etre poétique innombrablement, logiquement toujours autre et même — en finir totalement, c'est déposer ce temporel Etre absolu, c'est absolument par-là même en dénoncer le double dogme : il n'y a pas de Poésie, il n'y a pas d'Histoire (4).

« Dans l'ordre poétique et artistique, tout révélateur a rarement un précurseur. Toute floraison est spontanée, individuelle. Signorelli était-il vraiment le générateur de Michel-Ange ? Est-ce que Pérugin contenait Raphaël ? L'artiste ne relève que de lui-même. Il ne promet aux siècles à venir que ses propres œuvres. Il ne cautionne que lui-même. Il meurt sans enfants. Il a été son roi, son prêtre et son Dieu. » (5)

C'est ainsi qu'insistait Baudelaire il y a plus d'un siècle et pourtant le pire était encore à venir, le pire est en ce siècle-ci qu'il n'existe pas un poète ou presque, emphatiquement ou secrètement, qui ne se soit cru, qui ne se soit voulu ministre essentiel de la Poésie et qui n'ait comme tel espéré, revêtu ou de la chasuble ou de la livrée, être celui dont l'effort créateur, dont le travail, dont la recherche aura fait glorieusement, ne serait-ce que d'une esquisse de pas, avancer la divinité vers sa plus grande gloire : il est temps, de cette servitude, exaltée ou maudite, il est grand temps pour tout poète, abnégation lumineusement ou sombrement terrorisée, il est plus que temps de se libérer. Ferveur qui toute est pure et simple outrecuidance, et gravité toute arrogance, irrépressible affectation de plénitude et de profondeur, rien n'est à sauver de cette immense componctucuse rodomontade, en principe rien : la poétique entière de ce siècle est à rire, à rire la sacralisation mythique, à rire la logique temporelle, à rire sa toute puissance, à rire sa justice, à rire l'Ancien et le Nouveau, à rire et d'un rire absolu (6). De la Poésie et de son Histoire, une fois pour toutes que le poète n'ait nul souci : il n'a nullement à se croire officiant d'un culte, il n'a nullement à faire progresser une pratique — « il ne cautionne que lui-même », « il ne promet aux siècles à venir que ses propres œuvres », et c'est à l'histoire de la poésie, un jour, d'avoir peut-être à se soucier de lui.

NOTES

1 — Cet absolu primat de la Poésie, Hölderlin en est l'édifiant exemple : en ce siècle on a pu, cette équivalence allant de soi, faire de lui le poète de la Poésie, alors que toute son œuvre est d'un poète en fait qui ne parle jamais, chose différente absolument, que du poète.

2 — a) Ces séquences temporelles, on le sait, ne sont pas réductibles aux « siècles » littéraires.

b) Plus loin on remonte dans le temps passé, plus l'articulation séquentielle est évidemment grossière et simple et stable — inversement, plus on se rapproche du présent, plus évidemment elle s'affine et se complique et se problématise.

c) Si extrême que soit sa difficulté (pour le présent contemporain par exemple), la détermination de la séquence est une exigence, est une hantise absolue : elle seule donne sens à l'œuvre individuelle.

d) La séquence temporelle est pour le sens la voie royale : établir que telle œuvre est intérieure à telle séquence, c'est faire du sens qu'elle prend le seul qu'elle puisse avoir — établir qu'elle est extérieure, c'est faire de son sens un problème (en regard ainsi d'une séquence mallarméenne, que faire de Rimbaud — ou, en peinture, d'une séquence cézannienne, que faire de Van Gogh ?).

e) Aucune séquence, si lointaine même soit-elle, n'est invariable, et telle articulation cède un jour la place à telle autre, une nouvelle rupture étant établie, et ceci indéfiniment :

pour rester dans « la préhistoire de la modernité » française, à la séquence allant de Lamartine au Parnasse, par exemple, a succédé celle allant de Baudelaire au Symbolisme, à celle-ci celle du même au Surréalisme, à celle-ci celle de Mallarmé etc. — cette succession (progressive ici, mais tout aussi bien régressive ou les deux à la fois) n'étant évidemment en rien fortuite : il y a une Histoire de l'Histoire — et c'est l'Histoire même.

3 — De cette disjonction impossible entre le générique et l'organique, entre l'Être et l'Histoire, il n'y a sans doute pas d'exemple plus net que le dernier essai en date, à savoir l'essai d'application du structuralisme à la poétique : on a cru la Structure opposée à l'Histoire, alors que l'une et l'autre en fait ont aussi pour fondement commun la dénégation de l'individuel (« sujet », « auteur », « biographique », « historique »...), alors que la Structure en fait n'est elle aussi, dernier avatar, que le générique indissolublement un avec l'organique, un avec l'Histoire.

4 — Les disjoindre, on l'a vu, est impossible et toute démythification de la Poésie est fautive qui ne va pas de pair avec la démythification de son Histoire et donc de l'Histoire même — et réciproquement. Ce que dit Valéry dans ses *Cahiers* : « liberté à l'égard de la date » est à comprendre historiquement, toute son œuvre en témoigne, aussi bien que poétiquement. Poétiquement cette liberté peut et doit même s'entendre, et c'est là son critère en effet le plus simple et le plus sûr, comme liberté à l'égard de l'œuvre en tant que présence objective, autrement dit comme liberté à l'égard de la forme : en soi le sonnet pétrarquien n'a pas moins de titre, et pas plus, que le poème libre surréaliste, et la ballade du quinzième siècle ou le triolet pas moins et pas plus que la page constellaire ou la page « scénique » d'aujourd'hui, pas moins et pas plus l'antique péan grec que l'hymne éventuel du trente-et-unième siècle — et cette liberté est celle du poète, où qu'il soit et quand, qui dispose de ce qui est déjà fait sans nul égard pour rien si ce n'est ce qu'il a lui-même à faire, et pour qui tout se définit, tout s'évalue en fonction uniquement de son œuvre propre.

5 — Baudelaire — *Exposition universelle de 1855*.

6 — Ce que Baudelaire, à propos de son siècle, appelle « la fatuité moderne » est devenu en ce siècle-ci une béatitude on ne peut plus banale — et c'est peut-être, au jour le jour, dans le discours sur le théâtre, en tant que le théâtre est confrontation au passé, que cette béatitude est la plus admirablement bonhomme : ainsi, sur le théâtre shakespearien par exemple, en conclusion d'un compte-rendu, d'un semblable à cent autres, le lecteur apprendra qu'on peut « s'émerveiller qu'en plein XVIème siècle, un homme Shakespeare, ait pu dire tant de choses sur l'homme, sur l'histoire, sur la politique, sur les petits et les grands sentiments » !

QUAND LES MOTS SE LIBERENT

Langue germanique, langue nordique, le danois possède un accent tonique ou dynamique. Une syllabe d'un mot est prononcée avec plus de force que les autres. La phrase est découpée en éléments rythmiques, composés, chacun, d'une syllabe accentuée entourée d'un certain nombre de syllabes atones (pratiquement indiscernables pour une oreille non-danoise).

Cet accent dynamique est à la base de la prosodie danoise. Il ne l'a pas toujours été.

Le premier « poème » danois écrit est gravé sur une corne à boire datant de 400 après J.-C. Il nous dit ceci : ekhlawagastir holtijar horna tawido. Ce qui veut dire : « Moi, Lægæst, fils de Holte, fit la corne ».

Malheureusement, la corne a disparu. Et le principe prosodique de Lægæst.

La poésie danoise moderne, celle d'après le XVII^e siècle, naît d'un chaos prosodique presque total.

La poésie norroise repose sur l'allitération et sur le fait que la quantité de syllabes est indépendante de l'accent tonique. Mais au cours du V^e siècle, se produit un changement dans les langues nordiques qui, entre autre, fait de l'accent tonique le seul facteur rythmique de la langue.

Au Moyen Age, l'Eglise introduit la poésie chrétienne rimée — souvent en latin — face aux ballades populaires. L'Eglise, facteur culturel dominant, oriente la vie intellectuelle du passé nordique vers l'Antiquité gréco-latine. Quand les réformateurs du XVI^e siècle cherchent des modèles pour la nouvelle poésie religieuse en danois — lingua barbara —, ils ne vont pas du côté des ballades populaires, fondées prosodiquement sur la langue parlée, mais du côté de la poésie gréco-latine classique, fondée sur un principe prosodique incompatible avec la langue danoise. Ils déterminent alors quelles syllabes sont longues, quelles syllabes sont courtes. Ignorant le changement prosodique intervenu, ces versificateurs de bonne volonté avancent dans du sable mouvant. Violant la prononciation « naturelle » des mots que provoquent leurs théories, ils ne peuvent en sortir.

En 1606, dans une réponse à Jens Bielke qui lui envoie une théorie (versifiée) de la versification danoise fondée, comme toutes les théories de l'époque, sur le nombre de syllabes, le professeur Hans Stephanius adopte, comme base de la prosodie, le principe de l'accent : « ... tout art repose sur la prosodie. Et j'appelle prosodie, non pas celle fondée sur la longueur des mots, comme chez les Latins et Grecs, mais celle fondée

sur les accents, comme chez les Hébreux, c'est-à-dire fondée non pas sur le nombre de syllabes longues et brèves, mais sur la prononciation de syllabes dures et adoucies ou, en d'autres termes, les syllabes « élevées » et « abaissées ». *Hic summa rei est. Dit Stephanius. En latin. En 1606. Il met ainsi la prosodie danoise sur la bonne voie.*

Pour Bielke et ses collègues, une syllabe accentuée est automatiquement longue. Mais, c'est ce que découvre Stephanius, une syllabe peut perdre sa longueur, d'autres peuvent en acquérir. Les théories de Bielke en arrivent souvent à placer l'accent sur une syllabe normalement atone. Le premier travail des versificateurs danois consistent donc à réconcilier l'accent du mot avec l'accent dans la phrase où seul (s) le (s) mot (s) porteur (s) du sens est (sont) accentué (s) — cela signifie qu'une seule, peut-être deux syllabes, alors espacées, sont accentuées. Les autres sont atones. Il faut aussi réconcilier ces deux accents avec le rythme d'un mètre. Pour cela, il faut attendre le *Hexaëmeron* (1661) d'Anders Arrebo, communément reconnu comme le père de la versification danoise.

Par langue, on entend à l'époque d'Arrebo d'abord langue écrite. Avant d'être acoustique, la langue est un phénomène optique. Les deux aspects ne se recouvrent pas en danois. Les conséquences en sont la séparation entre la prononciation « poétique » fondée sur l'écrit qui rime orthographiquement « mig » (moi) avec « rig » (riche) et la prononciation « naturelle » qui ne rime pas / maj / (mig) avec / r'g / (rig, le signe / ' / indique le coup de glotte).

Peu à peu cette « tradition » des deux prononciations s'estompe. Mais il faut attendre le XIX^e siècle romantique, orienté vers l'histoire nationale, le peuple, le naturel et l'enfantin, pour voir la langue parlée utilisée comme base du langage poétique. Sa percée est alors si forte qu'un poète et pasteur, N.F.S. Grundtvig, fait de « la parole vivante » la base de sa théologie et du mouvement populaire scandinave. Les vers « musicaux » (c.a.d. des vers qui se plient aux contraintes d'une mesure) qui, exceptés certains textes de livret, sont pratiquement inconnus dans la poésie baroque et post-baroque, se multiplient. En partie sous la forme de contre-façons de la poésie pré-baroque (les ballades médiévales), en partie en réaction contre les modèles classiques car ces mètres poly-syllabiques permettent surtout une syntaxe plus libre et plus proche de la langue parlée.

Avec un poète comme Holger Drachmann (1846-1908), la langue parlée se confirme comme base du langage poétique. On voit chez lui pour la première fois des poèmes engendrés entièrement par le rythme musical de la langue. Pour le meilleur et pour le pire. Pour le pire : sa poésie, renforce une tradition qui confond le naturel avec le facile, le sans-forme (tel qu'on a pu le voir, par exemple, dans les pires excès de la craq'-prose des années 1970 qui fonde, paradoxalement, sa conception de la poésie sur l'aspect optique : on découpe la prose, on arrange les morceaux découpés en vers et on appelle cela poésie). Pour le meilleur : une nouvelle conception de la poésie qui se développe n'est pas fondée sur un langage et un vocabulaire spécifiquement poétiques.

Avec le « modernisme », la notion de prosodie s'élargit pour inclure le contenu sonore — et non-sonore — du poème. Pound : « *Prosody is the total articulation of the sound in a poem.* ». C'est en 1890 au Dane-

mark, que la poésie s'éloigne des explications métaphysiques ou philosophiques et tente de trouver dans ses propres principes son propre fondement.

Paull la Cour définit en 1948 la poésie comme « un acte hautain et indispensable au cœur des choses ». La deuxième génération des années 60 coupe net toute définition idéaliste et verticale de la poésie. Pour elle, un poème est avant tout fait de mots, on ne peut parler d'inspiration ni de « vibration créatrice » indépendamment de leur manifestation langagière. Pour cette génération, la poésie n'est plus un acte hautain au cœur des choses. Elle est devenue un travail nécessaire, mais aussi voluptueux, au cœur des mots.

De Klaus Hæck, né en 1938, à Marianne Larsen, née en 1951, nous vous présentons quelques exemples, pour la plupart tout à fait inconnus en France, de l'écriture poétique contemporaine au Danemark. Une coupe (qui n'a rien d'une anthologie, bien sûr) dans un ensemble d'une forte singularité, comme on va pouvoir le constater.

Le choix des poèmes a été fait par H.D. à partir des propositions de K. E. Poulsen. Traductions K. E. Poulsen, adaptées par H.D. avec l'aide de Jean Tortel.

Marianne LARSEN

Née en 1951. Etudes de littérature et de chinois. Sort son premier recueil en 1971. Nombreuses publications.

Il existe de nombreuses langues.
Elle en connaît une
où les verbes pleurent
où les substantifs sont durs comme des pierres
où les attributs sont un mélange
de nuages blancs et de lèvres bleues,
de parfum de fleurs jaunes
et de tricycles pour adultes.
Elle ne sait pas parler cette langue,
personne ne le sait.
Quand elle veut dire
je suis femme
elle doit en apprendre une autre.
Il existe de nombreuses langues.
Il existe des milliers d'espoirs.
Au silence
elle dit bientôt
je sais
que c'est fini.

•

Une inquiétude en nous
la neige de la langue et l'obscurité du ciel
ne la recouvre pas
on discute et l'inquiétude
participe

car
une inquiétude dans la manière des feuilles
d'être feuilles
dans la manière des routes d'être routes

où que les guerres soient menées
leurs tremblements se répandent

la nourriture sur la table tremblote
comme un non
des rides à la surface du lait
une inquiétude au cœur

où que les guerres soient menées



Le matin tu te réveilles. Tout le matin est là.
Pas un rayon de soleil ne manque.
Ne quitte pas tes yeux, vois.
Tout ce matin n'est pas un rêve.
Il existe vraiment. Tout le matin n'est pas qu'un rêve.
C'est le travail nu du corps sur notre vie.
Nous faire voir,
tout. Tout est là.
Tout, l'indispensable. Le travail, l'amour,
le repos. Cela existe.
Dans chacune de tes cellules.
Dans chaque matin
quand le capitalisme par couches
est enlevé.



Regarde, la mer est revenue.
Où étions-nous durant son absence,
en quels lieux, dans quelles villes étrangères
avons-nous marché ?
A cet instant d'oubli total de la mer
Qu'ont-ils rencontré, nos regards ?
Ses bruits. Sa variance. Perpétuelle.
Le blanc de ses vagues dans la tempête.
Et l'autre, le blanc de ses mouettes ?
Il aurait fallu déclencher le plan ORSEC
quand nous l'avons oubliée. La mer.
Regarde, elle est revenue,
Elle est donc ainsi. On ne peut y marcher dessus.
Il n'y a pas de merveilles sans rêves.



Ceci
précisément ceci
des paroles vivantes de moi à toi
vivantes comme la vie
elles viennent de la nudité
et disparaissent dans la nudité

paroles durant tant d'années
lien entre les hommes
les amours
les angoisses
et elles sont toujours là

elles sont le contraire du néant
le contraire d'un passé et d'un futur pulvérisés

ceci
précisément ceci
des paroles vivantes de moi à toi

elles sont le souffle
ici comme partout
souffles qui font
partie de toi
le reste de nous
les arbres et l'eau et les étoiles et les racines
et les cultures et les cerveaux et l'herbe
ceci

précisément ceci
des paroles vivantes de moi à toi
elles n'ont pas de rang, pas d'intelligence
pas d'histoire particulières

ceci
la vie maintenant comme une peau très fine
nous devons nous concentrer sur cette peau fine
assez de théorie sur le temps
nous devons nous concentrer sur cette peau fine
sentir qu'elle est là
que la vie est là
et la garder là
totalement
une voix des paroles vivantes
un sens

Nous dessinons
des plumes sur nos bras
des ailes pour nous approcher de l'inconnu

une gare
pleine de voix
de souffles
de baisers

et tout le monde souhaite
pouvoir s'accompagner
n'importe où

le fragile à fond de train

●

Les visages
forment un abîme après l'autre
et chantent
des chansons singulières
qu'il est possible de chanter
très bas
dans la fatigue
les lèvres serrées
un filet à provisions suspendu au bras
et qui coupe la peau
une nostalgie suspendue au cœur
et qui fait pleurer dans la tête

nous allons aux bout des doigts de notre vie
nous touchons aux poignets arrachés
aux portes d'accès
nous continuons.

●

Nous avons inventé la tristesse
pour supporter les jours sans paroles. Pour avoir
dans chaque muscle ce point d'où brille,
étrangement bleue, une lumière, inexpugnable.
La tristesse,
pendant que les dirigeants nomment nos chambres

les chambres des ombres.

La tristesse

pour abriter cet air qui n'est pas
celui du pouvoir. Pour supporter
la séparation. Pour supporter le chant
des oiseaux. En attendant. Attendons.

Reconnaissables. Comme les masses et
les autorités leur donnent l'ordre d'attendre en vain.

La tristesse ?

Elle fonctionne. Moyen
pour éluder les ordres.

Un certain registre pour nos voix
dans les rencontres. Pour éviter que l'amour
ne se fige en abstractions. Pour disposer,
la tristesse, d'un sentiment capable de distinguer
les saisons de l'uniformité.

Le bruissement des poussières de l'apocalypse.
Nous seuls le savons.

La tristesse sera superflue.

Né en 1938. Etudes de philosophie, de linguistique et d'informatique. Les poèmes qui suivent sont extraits d'un recueil publié en 1983. Les structures syntaxiques, en danois, sont calculées à partir des automates de Markov.

Nous devons il est vrai consulter
les morts avant de pouvoir continuer.
Les bustes (même celui, noir, de Byron,
Dans ton imagination) et les mausolées
Ont leur signification. Ne sont pas
en vain. L'homme grave ses
expériences acquises dans l'onyx. Nous
nous voyons regarder depuis le marbre
Blanc. Nous voyons la pierre de nos erreurs
et les tours de granit de nos conquêtes.
Et nous-mêmes dans de nombreux monu-
ments. Et et aussi la statue
Ici sur la plinthe de la défaite ombra
Gée de papillons. Aussi est.

Missolonghi. Septième coupe de la colère.
Là. Là. Dans le soleil. Cris. Ils crient.
Ceci. Moi. Cris. Et le châtement frappe
Tout le monde. La vengeance suit certaine
I-ow ! I-ow ! le cri bientôt écho
entre. Aussi. Ceux du marais du cœur.
Et à l'oreille. Pew-Pax ! Et chassant.
Et. Entre les colonnes, les lettres. Cris-
Pins. Pourquoi me poursuivent-ils. Culpabilité.
Chasse dans ce poème. Mon châtement. Tous.
Tous. Je. Mon. Plaide non coupable.

Et des ombres cette fuite aux
Ombres. Dont la couleur de Caput
Mortuum ou de choucas morts.

Missolonghi. Tête de mort. De.
Sel. Arsenic. J'ai vu brûler
sept bougies et soleils. Sept anges. A travers
Matin. Brûler de colère. Et de jour
De souffre rouge. La nuit seule rafraîchis
sant. Quelle. Je. Ceci. Ou. Ou.
Ou. Clarté. Pureté amère jusqu'à
La moelle. Ville purgatoire. Ici.
Sept trompettes du Ciel et sept de
l'Enfer font s'écrouler le poème. Ruines.
Murs. Ceux-ci. Font s'écrouler. Les miens.
Soufflent. Mots. Phrases. Des sonnets en
Tiers s'écroulent. Avec statues de Byron. Et
Castrum doloris d'albâtre. A.

Est-ce qu'une olive peut tomber
de l'arbre du sommeil sur le sol
dur de la réalité. Est-ce que tu peux
Te réveiller les fruits frais du rêve entre
Tes lèvres. Pourquoi donc toutes ces pa
roles sur les cyprès noirs qui flamboient
aux Enfers. — Parce que le poème est la porte
Du Royaume des Morts. Tu trouveras l'entrée
Entre ces mots si tu cherches assez
longtemps. Entre les vignes des phrases
D'où te fixe un roi oublié.
Le taillis, ceci entre parmi
Les pierres, les lettres, les ombres
de colonnes qui pointent vers le silence.

C'est à l'étranger que tu dois te trouver,
toi, mais non pas ta demeure. C'est la loi
de l'esprit qui, bleue, se vaporise
Dans les grands miroirs helléniques.
A l'inverse George Gordon Noel Lord
Byron trouva dans un sens sa demeure
sur son lit de mort de vignes et de feuilles
Noires de laurier à Missolonghi, mais non pas
Lui-même. Et c'est toujours une question
est-ce qu'on peut dire qu'il a
Trouvé sa demeure bien que son corps
fût ramené en Angleterre à
Bord du brick Florida entre les portes
doriques renversées de l'exil.

Pourquoi suis-je venu à Hellas
visiter les morts, la raison
m'échappe quand, la nuit, je m'en
Fonce dans leur Royaume. Mais maintenant
J'ai été photographié devant la
statue de Byron dans le deuxième qua
drant qui est plein de Grands Syl
Vains. Je n'en ai jamais vus autant réunis
En un seul endroit. Ils portent sur leurs
ailes les étoiles filantes de la
Nuit en l'honneur de celui qui a tout donné.
Car enfin, un homme, que peut-il
Donner en plus de sa fortune, de sa
santé, de son amour et de sa vie ?

Etait-ce dans cette ruine d'une vil
la patricienne que Byron mourut. Des
excréments partout sur le plancher, mais

Les plafonds sont ornés de dra
Gons bizarres et d'écussons tout
polis : la signature du Diable. Visitez-
la le soir quand le coucher du so
Leil à l'ouest comme une lampe à pé
Trole fumant et une brise de la
station de pompage moderne
Confèrent à la scène une odeur
légère de fin de siècle et de
Soda. Etait-ce dans cette maison couleur
placenta que Satan vint chercher sa pupille.

S'il ne veut venir à moi je dois
venir à lui. Je raisonne ain
si le dernier jour et pose
Deux drachmes de cuivre sous ma langue.
Elles ont un goût d'arsenic et le dessin
d'un bateau sur une face sur l'autre
une contrefaçon de Konstantini
Nos Kanaris, qui ça peut bien être.
Le bateau qui me fait traverser est peint
de trois lignes bleues sur la proue, tout
Comme les bateaux-jouets de mon enfance. Et
comme à l'époque la traversée est déchi
Rante cela veut dire vraiment dangereuse.
Il n'y a que mon ombre sur la digue.

Je suis venu en Grèce pour apprendre
la lumière et les premiers axi
omes. Je suis arrivé vêtu de ma veste
Bleue de pilote pour m'arroger le feu.
Mais j'ai été initié à l'obscurité
au sommeil et à la mort. Car j'ai
dormi dans le bus Pullmann traversant

Le labyrinthe de l'Elysée barré par des toi
Les d'araignée. Plus tard j'ai pris ces
dentelles noires pour un signe
Sûr. Traversant le labyrinthe de l'Elysée moi
ces noires. Et j'ai été convaincu lorsque
La cinquième nuit j'ai rêvé d'une tête
voilée au visage détourné.

Regarde, cette colonne blanche cassée
crois-tu qu'elle atteint Hadès
par son autre bout ? — Peut-être
Qu'elle perce le trône grenade de
Perséphone. Les colonnes de marbre que tu vois
blanches sont les ombres des Enfers. Nos
statues, temples seulement reflétés
Seulement de leur lieu là. Plâtres,
Rien que reflets et l'apparence
de fantômes. Et l'aigle là qui brille
Dans son basalte en vol seule
ment en et son en vol en
Et son. Sommes-nous les ombres
vivantes des morts, leurs rêves ?

*Née en 1944. A publié de nombreux recueils
de poèmes et des nouvelles.*

LA POUPEE

J'avais neuf ans
quand j'ai vu une petite poupée
dans la boutique de jouets
elle coûtait deux couronnes
et je l'ai tout de suite aimée
mais ma mère trouvait que c'était des bêtises
ou bien j'étais trop grande pour jouer à la poupée
ou bien j'avais assez de poupées
ou bien nous n'avions pas assez d'argent
et ma mère
s'était mis d'accord
avec les autres dans l'escalier
je devais faire leurs commissions
et ils ne devaient pas me payer
j'avais de jeunes jambes
et je pouvais bien courir

j'ai commencé à courir chercher des bières
pour les hommes dans la cour
et j'habitais à Borgergade
il y avait souvent des bières à aller chercher
et ça rapportait
aussi je suis tombée amoureuse
d'un bel homme du nom de Brian
rien que son nom : Brian
et il avait des cheveux noirs avec de la brillantine

et ses cheveux faisaient des crans élégants sur son front
et sa chemise était déboutonnée jusqu'au nombril
et il portait une chaîne avec une croix en or
autour du cou
et la croix sautait contre sa poitrine nue quand il marchait
je me demandais s'il croyait en Dieu
puisqu'il portait cette croix
sans doute oui
et il avait aussi un bracelet en or
et sur l'auriculaire une bague avec une grande pierre
il portait toujours un pantalon très serré
je n'avais jamais vu un aussi bel homme
j'étais folle de joie quand j'allais chercher des bières pour lui
c'était spécial
mais une fois que je sautais à la corde
et le regardais parce qu'il était si beau
il a dit à une femme
que j'avais un béguin pour lui
et ils ont hurlé de rire tous les deux
et je me suis ruée dans l'appartement
et je me suis cachée dans mon lit
et depuis j'ai eu peur de Brian

j'ai pris le dernier argent dans le compteur à gaz de ma mère
enfin le grand jour était arrivé
j'allais acheter la poupée
et j'ai trouvé que la vendeuse
aurait pu me traiter avec un peu plus de respect
pendant que je choisissais pour avoir la plus jolie
fais-voir tes mains disait-elle
elles ne sont pas sales j'espère
ne tripote pas les poupées
elles sont toutes pareilles qu'elle disait
et elle en a choisi une pour moi
et ce n'était pas la plus jolie
et je voyais bien
qu'elles n'avaient pas toutes la même expression
mais je n'osais rien dire

et quand je suis rentrée
je l'ai trouvée jolie, oui
je l'ai posée dans une boîte d'allumettes avec du coton
je lui ai fabriqué de tout petits vêtements
je l'habillais et la déshabillais

et le soir au lit
la poupée dans sa boîte
et moi à côté
je me sentais vraiment à l'abri
et ça ne faisait rien
que mes parents ne soient pas là
et que je n'aie pas le droit d'allumer
au bout d'une semaine
je me suis tellement agitée une nuit
que la poupée est tombée par terre
et le lendemain matin
une souris
avait mangé sa jambe

DIMANCHE

aujourd'hui c'est dimanche
nous nous levons à 10 heures
tu va chez le boulanger
je mets la table
nous mangeons des œufs, du jus d'orange, des biscottes, des
petits pains ronds, des pains au chocolat
nous lisons en mangeant Berlinske Tidende Politiken et Aktuelt
ensuite nous allons dans la forêt
nous nous promenons
la main dans la main
nous nous sourions
tout est devenu comme nous le souhaitions
il n'y a rien à dire
nous rentrons déjeuner

des harengs grillés en vinaigrette, du pâté de foie avec du bacon et
du fromage
tu bois deux bières
j'en bois une
nous espérons tous les deux qu'il y aura un film à la télé
l'après-midi
nous ne faisons pas l'amour, de toute façon pas le dimanche
tu crois que je te connais bien
nous nous sourions
nous sommes bien ensemble
nous avons nos petits trucs ensemble
après le film
nous allons, la main dans la main, chez le boulanger
je mets mon nouveau manteau
tout le monde nous voit
nous avons l'air heureux
nous achetons deux gâteaux pour toi
et trois gâteaux pour moi
car je suis tout à coup déprimée
et ça aide de manger quelques gâteaux
c'est comme si le cerveau s'en remplissait à ras bord
et on se fiche de tout
on s'arrête de penser
et puis, à quoi penser
demain c'est lundi
nous n'avons pas d'enfants
nous sommes tout à fait d'accord là-dessus
enfin c'est surtout toi
moi j'aimerais ou j'ai aimé une fois
n'importe comment
être avec toi
et en plus, quoi faire avec des enfants
notre foyer est beau, propre
nous n'avons rien acheté à crédit
nous avons mangé les gâteaux
et tu lis un livre en fumant ta pipe
je crois que je vais dormir un peu
je suis si fatiguée et il n'est que six heures

Hans-Jorgen NIELSEN

Né en 1941. Poète, essayiste, romancier, critique, journaliste. L'un des principaux animateurs de la vie littéraire danoise.

TRAVAILLEUR DE TERRE, QUATRE PIÈCES SUR LA NATURE

1

Une nature de bourbier, ce gargouillement de bottes en caoutchouc, langue de glaise, chatte dégoulinante ; un retour, mental, à une sexualité enfantine et perverse, flooccc, mais ça n'a pas d'autre sens véritable que la décomposition, la mort moite et vivante qui s'empêtre sans cesse dans les champs, sur le réseau routier, une langue de boue d'argile, de gâteaux de glaise dans lesquels les voitures dérapent toujours une langue qui s'écarte en torsades et tourne tout droit dans cette saloperie de brouillard qui depuis des jours enterre tous les labours ; tout est mort, imbécile, couvert de merde, toute phrase énergique est d'avance condamnée à tomber violemment sur le cul dans ce paysage qui exclurait toute forme de langue si ce n'était ce tracteur incroyablement rouge, boîte aux lettres qui tout à coup luit dans la brume sur un champ qu'il permet seul de voir.

2

Je défends la poésie des tracteurs, les traces des tracteurs bourbeux et patinant qui écrivent ce paysage ; les hommes dans leurs imperméables

jaunes luisants sans cesse à la râpe sur le sol,
tonnes de terre renversée avec ces énormes
et profondes argilières, grands trous vers un passé cosmique,
dans la géologie, c'est ça le papier sur lequel
ils écrivent ici sur place ; le stylo à bille commence avec
ses tracteurs et ses excavateurs bavants, il fraise son chemin
entre les formes terriblement grasses, tout en musique
une langue sur beaucoup d'autres et qui de temps en temps
s'ouvrent sur le silence chaotique et la mort dans les argilières
profondes, les grands déserts éteints à fond de mémoire
dans la moelle épinière, les trous de sauriens ; mais c'est aussi
ici et surtout à la saison humide et brune de l'année
que se trouvent les zones les plus érogènes du paysage,
ici, le soir quand les tracteurs, les excavateurs ont cessé
leur activité de déchirure, les matériaux noirâtres et brunâtres
commencent lubriquement à se glisser l'un dans l'autre et
s'accouplent dans une langue plastique et
fantastique ; elle se glisse en parlant sous la peau une
excitation énorme qui sera le secret intime de la poésie
des tracteurs quand les énormes roues de caoutchouc
demain reprendront leur écriture gargouillante à cet endroit
même de la production qu'ils viennent à l'instant d'abandonner.

3

Un métal qui bâfre et ferraille, pendant que le grand
pousseur de terre baise le matériau pâteux ; mais ce n'est pas
un dinosaure dans une nature morte, c'est
un excavateur violent qui laboure et ce n'est pas une
langue qui parle d'une nouvelle langue, c'est une langue
qui s'agite ; c'est dans un autre paysage une première inscription
autre que celle de la circulation de langues,
retour anal au giron de la mère, cachette bourbeuse et chaude
de la caverne de glaise, le tachisme mental, floc, floc ;
ici ces arbres-là meurent d'une mort qui broie, ici une nouvelle
langue au-dessus de laquelle les oiseaux chanteraient cet été
pourrait commencer, et ce n'est pas un dinosaure, c'est un

petit bonhomme en grosses bottes de caoutchouc et en combinaison
bleue de mécanicien qui remplit les places vides du lieu ; ici la parole commence dans la merde d'une nature étrangère, mais pendant qu'il chevauche là sur le dos armé d'un animal il est déjà inscrit dans la circulation ; le sens d'une toute autre nature l'écrit, à de tous autres endroits que dans la boue accueillante devant les pattes de saurien du dinosaure.

4

Ces collines-là, ce sont seulement des collines dans lesquelles il faut enfoncer ses bottes durement si quelqu'un veut parvenir à se faire entendre, rien d'autre que les dépouilles visqueuses de la dernière période glaciaire, une nature et la merde buccale s'y déverse ; ce n'est pas seulement du langage, ce qui se dévoile quand l'excavateur referme ses mâchoires sur ce buisson-là, qui n'est qu'un buisson, avec ses racines haut dans l'air froid du moment, et la pluie de blocs de boue dans la phrase qui se faufile hallucinée à chaque petit embrun ; *une mort si répandue ; un travail si dur ;* on cherchera, oui, et pétrira, et on illuminera, et on repompera dans l'eau de fusion d'autres phrases là-haut sur les pentes où les chenilles s'enfoncent violemment pour ne pas se retourner et chavirer dans les sillons mentaux d'ici-bas, une obscurité anale de glaciaire ; une telle petite fente entre la mort-là et la mort-ici est-ce

Henrik NORDBRANDT

*Né en 1945. Etudes de langues orientales.
Considéré comme l'un des plus grands poètes
danois actuels. Nombreux recueils.*

MES AMIS MORTS SONT VENUS A LA MAISON DE DIEU

Mes amis morts sont venus à la Maison de Dieu
ils ont demandé un texte en prose,
une description de toutes les nuits
que nous avons passées ensemble
à nous raconter des histoires et à boire du vin,
de toutes les blagues et de tous les rires
et de l'amour par dessous les mots.

J'ai caché mon visage dans mes mains,
ils ont compris, ils ont pris mes mains
dans les leurs et ensemble nous avons gravi
le chemin qui disparaît derrière les rochers
pour réapparaître un peu plus haut,
disparaître et réapparaître à nouveau.

Jusqu'à ce que tous ces virages et toutes ces vues mouvantes
aient rendu absurdes les larmes, la montée
du chemin, superflues toutes les conversations
et cette fin, entre les rochers rouges,
de l'herbe jaune et des pins rabougris,
nous a uni dans le bruit des ruisseaux,
les ruisseaux très froids de neige fondue
avec le bruit purificateur du souvenir
des neiges brûlantes aux sommets des montagnes.



Je veux sortir mais je ne sais pas de quoi :
Des pierres ou de l'eau : aucune des deux
ne peut sonder la profondeur de l'autre
mais là où elles sont confondues se construit une énorme prison
où toute pensée logique se consume dans un feu
de cris et de miroirs :

Miroir dirigé sur miroir : Miroir pour Justian
et pour Théodore à la bouche large
Deux maîtres ont dirigé leurs yeux sur l'Orient
Une mosaïque plaquée sur un mur d'Occident

onze villes y ont été assiégées et pillées
et fondues tandis qu'une douzième reste encore
Jérusalem, doublement confondue avec l'eau et les pierres

Vaste réflecteur contre la lumière
bateau qui semble bouger mais seulement
parce que tout le monde toujours débarque
et le vent du désert claque contre les pierres comme un voile
de soie :

Pierres près des pierres et le bruit de l'eau
de l'autre côté des pierres et ce qui s'entend au travers

Réflecteur

pour le printemps où les arbres fruitiers en fleurs
se mêlent à la pompe des grands belligérants
Et moi, l'enfermé, je chauffe mes mains
sur le feu qui brûle sur la neige de l'année dernière
pendant qu'avec un os

je dessine des fenêtres et des portes dans la neige

Trois murs

t'ai-je construit en écoutant l'eau :
Un jour que tu puisses te retrouver avec ton ombre
un pour t'indiquer le chemin : tu ne découvriras
le troisième qu'à ton arrivée

Car ma tâche n'est plus celle d'être précis
mais celle d'être intense.

Et si je t'égare c'est parce que toi-même
dès le début tu as demandé à l'être :

A.J.E.X.Q.H. Inscriptions incompréhensibles sur les murs

et sur les ruines lisses le long de la route : ce
sont les trous dans la structure
(Les dix-sept royaumes qui se sont exterminés)
qui nous permettent de reconnaître la terre
qui nous porte encore
où nous plantons des arbres comme si nous croyions à l'avenir
et où nous écoutons les mots que nous chuchotons
dans l'obscurité
A pour Alexandre, J pour Jenghis, E pour Enver
et X.Q.H. pour les frontières
qui changent toujours de place comme les langues
qui se chevauchent jusqu'à confusion
Choisis ta lettre, dépêche-toi de choisir
avant qu'elle ne disparaisse
et je te montrerai la couleur de la terre
quand ton sang se perd entre les fleurs printanières
et les pierres.
Pierre sur pierre : un chuchotement depuis les pierres :
prisonniers de l'histoire nous sommes,
notre chair est le mortier de l'histoire. Un fleuve rapide
que le courant de sang rend encore plus rapide
coule vers l'Est
quant aux arbres en fleurs sous la neige d'Ararat
au bois pourri et à l'herbe sur le toit
je reconnais la maison
où nous dormons sur les dalles froides, au bruit de l'eau,
après la besogne quotidienne pour planter des arbres
et creuser des tombes.



L'Arménie est là où nous sommes tous allés
et nous l'avons oubliée :
Ce lieu entrevu quand nous entrons
dans le sommeil
et dans une autre lumière quand nous le quittons :

Ces moments si fragiles
à ne pouvoir leur arracher la moindre chose
sans les détruire complètement.
Oui, voir l'Arménie comme une bulle de savon
ou une coquille d'œuf
si tu veux continuer, c'est le plus sûr,
la meilleure façon de la surprendre :
Te voilà déjà si avancé
que tu peux tourner le dos à la bulle de savon
penser à autre chose et écouter les hiboux :
Et tu distingues les cris de trois hiboux :
Deux s'accouplent, le troisième assis
sur les épaules de l'empereur lui chuchote
ce qu'il a vu sur son chemin :
Villes en flammes et peuples en errance
depuis le Golfe de Botnie et au
delà des frontières de la Chine.
Bientôt l'Arménie sera encore attaquée
et violée :
De quelle manière croyais-tu que quelqu'un comme toi
devrait naître :
Tes pères sont goths, mongols, indiens
et celui-là aussi qui sur la marche
en Scandinavie soufflait des bulles de savon
aux cris des hiboux de la forêt.
Les viols de trois continents coulent dans tes veines :
Tu es dans l'œuf maintenant
dans la bulle de savon, une pièce terrible
où tout est réflexion et paraît venir vers toi
sans cesse
à toute vitesse mais sans jamais te toucher.
Je veux sortir, cries-tu,
et la bulle éclate, l'œuf se fend.
Mais être à la fois dedans et dehors
voilà en vérité ce que tu souhaites
rêver, enfoncé dans une substance in-née
pendant que du dehors, en froid analyste,
tu observes tout : Personne ne le peut.

Te voilà de retour sur la marche froide
avec ton eau savonneuse
écoutant les cris des hiboux de la forêt tu rêves
comme tu l'as fait pendant 50 ans déjà
de la fille du pasteur.
Tu as voulu surprendre l'Arménie, mais en essayant
tu as été toi-même surpris
et te voilà vieux maintenant, toi, qui, au moment
de cette entreprise, avait toute la vie devant toi
et tu n'as pas approché l'Arménie d'un pas.
C'est la faute aux hiboux, et aux bulles de savon :
Ils sont aussi séduisants que ces rêves auxquels,
gâchant sa vie, on revient
encore et encore.
Tu m'empêches de voir. Tu me barres
la lumière.
Mais si tu me rends le service
de te déplacer un peu pour que je puisse voir
la route qui finit au pied de l'Ararat
je te montrerai le sommet couvert de neige.
Pour qu'au moins
tu comprennes les mots étrangers posés
parfois au réveil sur tes lèvres.

Aveugle-moi ! Crève-moi les yeux
que je ne vois plus l'histoire
dans une lumière autre que celle de ma mémoire
— la lumière est si faible
qu'elle a seulement la force de briller
sur les choses les plus simples les plus nécessaires :

Celle qui fait trahir sa cachette
à l'aiguille dans le tas de foin
et qui depuis une porte de cuisine entre-bâillée
tombe sur un fumier

qui dit tellement plus
que les informations et que le dernier discours
du président.



Quand je vois Ararat
je sens la présence de Dieu.
Je sais qu'il me regarde
je m'imagine qu'il dit :
A quoi bon
avoir créé toute cette camelote
ce satané désordre.

Mais je sais également
qu'il est des jours printaniers
où Dieu descend dans un être humain,
regarde la montagne et dit :
Loué soit l'homme
sur une terre comme celle-ci
qui peut être
à la fois toute violette et toute verte

Le chien aboie
la caravane poursuit son chemin
et le chas
que les chameaux dupèrent
regarde les étoiles et pardonne tout.
Je laisse mes fils
dans la main d'une femme
endormie sur son travail.

*Né en 1955. Etudes d'anglais. Traducteur.
Activités critiques de littérature et de musi-
que. Romancier et essayiste.*

MASQUES

Tige jet
Pousses de lumière dans les masques
Des trains combien passent.

Rencontre-moi là
Où l'obscurité écoute
Ange de disparition De procès
Tu me dois le commencement
Pour tous ces jours

Nous nous tiendrons
L'œil dans l'œil
Avec visage intérieur
Où l'ombre finale
Bâtit sa
Forme profonde

L'ANGE PASCAL 81

Des vieillards sur des ponts d'autoroutes
Contemplant les mers des années 80.
Il y a tant de bateaux aujourd'hui,
Rubans cyniques de couleurs

Qui coupent la forêt
Sans relâche, sans remède —
Mais 1.000 mètres avant Farum
J'ai vu le visage d'un ange briller
Et sourire sur tous les êtres

A travers les doigts dans la griffe du jour.

LES IMMEUBLES ET LE VENT

Un bruissement et je pense
C'est le vent dans mon cœur.

Dans le vent j'écoute
La voix des feuilles.
Elles tombent en cercles détachés
Radioscopiées par un demi soleil
Avec lequel le couteau horizontal
Des immeubles coupe le ciel.

Les immeubles sont des montagnes ici,
Emblèmes de durée.
Ils gardent le vent et
Les feuilles et le soleil .
Comme la terre les garde.
Des êtres humains ont vécu
Dans leurs immenses corps,
Des psaumes et des chansons ont visé les étoiles,
Lumières conductrices dans la nuit éternelle.

Les immeubles s'accrochent à la brume.
Ils ont connu tellement de corps
Que nous avons failli les croire,
Croire à la grande illusion de conditions et de durée
Des calmes silhouettes,

Le jour où le vent se lèvera
Puis ébréchera les ombres.

Plus d'éternité.
C'est l'automne et c'est le soir.
Une voix dans le moulin nous apprend
Que la prochaine guerre laissera les immeubles.
Bien. Le vent alors sera
Notre fantôme déchirant,
Sauvage et grand il ragera,
Il vengera nos morts, il hurlera,
Eternel et chaud sur la terre.

Une poussée, je sais
Que c'est le vent dans mon cœur.

LE JEU TOTAL

Les nuits sont chargées de cicatrices,
De femmes sans conscience aux
Sexes de sang, de vieillards
Fous qui se réveillent
Et profèrent, de leurs bouches édentées,
Des jurons obscènes dans l'obscurité.

Des monstres doux
se posent sur mon dos endormi.
De leur haleine chaude, ils cajolent mon oreille
Ils enfoncent
Mon visage dans l'oreiller
A m'étouffer.

Une bouteille s'écrase.
Je me réveille
Dans la pièce sans air
Ma sueur est

Noire comme la morve
Même de ces vieillards.

Ce sont les jours qui comptent.
La mer ronge la terre
L'acide ronge l'âme
Le feu ronge la pierre
Nada ronge le soleil et
Le serpent avale tout

Mais le deuil est entier
Dans le centre éclatant.
A partir de cette angoisse
Nous allons créer une légende
Sinon, nous voilà absurdes
Dans ce jeu total.

LES MOUETTES

Les trois mouettes au-dessus de la place
Viennent crier famine
Par cette matinée blanche,

En quête de cadavres
Elles déchireront le ciel
Jusqu'à ce qu'en morceaux
De viande rouge fumante
La brume atterrisse comme les étoiles dans la neige.

Aimez ce manque
De masques de chasseurs.
Entrez dans mon ciel
Et gardez
Dans vos cris
La nostalgie du jour.

APRES

La tasse couverte d'herbes, le vin tourne dans ton verre.
Peu de choses poussent dans cette poussière, seuls des scorpions
Et des êtres nouveaux sans nom.
Des ombres de corps en position de défense fondus
Dans les murs fendus, la substance même
A disparu, prise par l'impossible soleil
Le jour que le vent brûla. Neuroshima.
Neuromicon. Des couches d'oubli abritent
La pierre dans la salle silencieuse, des croûtes
D'un passé jamais gratté par la progression des doigts raidis.
Aucune oreille n'explore l'écho
Qui va sans but dans
Les corridors vides du sous-sol du cœur.
Les maisons sont des coquilles dans une ville pilote abandonnée.
Terminé. Fini. Le parc est mort,
Les labyrinthes réduits en taillis.
Structure opaque de pierre / verre / acier.
S'il existe encore des êtres humains, ils vivent
Dans l'obscurité pâle des couches inférieures. Arrêt.
Eternité solitaire, le nom est Fini.
Horror vacui existentiel, mais
Il n'y a plus de surfaces blanches.
Après, tout est gris et calme.
Seule une brume jaune claque doucement
Comme une toile d'araignée autour du soleil.

L'HIVER EST UN ETAT DE DISTANCE

L'hiver est un état de distance,
La peau du jour pèle sous le ciel
Et abolit l'argument des lignes.

Linceul posé

Dans les rues rampantes.

Acier qui recouvre de neige.

Un vent tourbillonnant dégage

la mort qui glisse sous son balai.

Dans les bus, les bouches sont ouvertes et rondes,

Comme celles des anciens masques grecs.

Les yeux regardent toujours ailleurs

Et les mains sont toujours gantées.

Maintenant,

Je suis quelqu'un de semblable à tous les autres.

Je suis reconnaissant des arrêts dans

Cette torpeur sûre du transport.

J'ai peur de me trahir

Bien que je n'ai pas de secrets.

Même le bétail des KZ a dû connaître

Ce bonheur bizarre, contraire.

Quelqu'un a été tué

Au croisement que nous venons de traverser.

Et alors ? D'autres enlèveront la charogne

Ils déguiseront le lieu du savoir,

Ce sont les mêmes qui réparent les dégâts

Et balaient les pigeons écrasés.

Que les rues s'emplissent donc de cadavres

Si tu le veux. Maintenant je suis quelqu'un de semblable

A tous les autres. J'ai

Des courses à faire et je dois être rentré

Pour la télé.

La neige brûle.

Des pierres disparaissent dans la neige.

Ne faites pas de prisonniers

Dans ce jeu total.

L'ENFANT GERARD

Le samedi à soir fat la semaine (1)
 Gaete et Oriour, sorors (2) germaines,
 Main et main (3) vont baigner à la fontaine.
 Vante l'ore et li rainme crollent (4) ;
 Qui s'entr'aiment souef dorment (5)

L'enfant Gérard revient de la cuitaine (6),
 S'ait choisit (7) Gaete sur la fontaine,
 Entre ses bras l'a prise, souef l'a strainte (8).
 Vante l'ore et li rainme crollent,
 Qui s'entr'aiment souef dorment.

« Quand auriez, Oriour, de l'ague prise,
 Reva toi en arrière ; bien sois la ville (9). »
 Je remainrai Gérard qui bien me prise (10) !
 Vante l'ore et li rainme crollent ;
 Qui s'entr'aiment souef dorment.

Or s'en va Oriour descinte (11) et marrie,
 Des yeux s'en va pleurant, du cœur soupire,
 Quand Gaete sa sœur n'emmenait mie.
 Vante l'ore et li rainme crollent ;
 Qui s'entr'aiment souef dorment.

« Las ! fait Rriour, com mar fui née (12) !
 J'ai laissé ma soror en la vallée,
 L'enfant Gérard l'emmenè en sa contrée. »
 Vante l'ore et li rainme crollent ;
 Qui s'entr'aiment souef dorment.

(1) *Quand finit la semaine.*

(2) *Sœurs.*

(3) *La main dans la main.*

(4) *Vente l'orage et les rameaux s'agitent.*

(5) *Ceux qui s'entr'aiment dorment doucement.*

(6) *Quintaine : sorte d'exercice militaire avec la lance.*

(7) *A remarqué.*

(8) *Doucement l'a étreinte.*

(9) *Retourne-toi ; bien suis le chemin de la ville.*

(10) *Je resterai avec Gérard qui bien me prise.*

(11) *Défaite.*

(12) *Quel malheur d'être née.*

L'enfant Gérard et Gaie s'en sont tornés (13),
Le droit chemin ont pris vers sa cité (14),
Tantôt comme il y vint, l'y épousait (15).
Vante l'ore et li rainme crollent ;
Qui s'entr'aïment souef dorment.

(13) *S'en sont allés.*

(14) *La cité de Gérard.*

(15) *Aussitôt qu'il y fut, il épousa Gaete.*

Ce poème ouvre l'anthologie des poèmes d'amour publié par Maurice Allem. Il précède une chanson du châtelain de Coucy.

LE TIAN DE COURGE

Tian : mot parlé dans le midi. Récipient de terre cuite vernissée, plus ou moins profond, très évasé, quelquefois avec un bec, de format divers. Va au four ou même au feu (après précautions). La courge : pas le potiron. Elle doit être massive, lourde, bien rousse, ronde, les tranches bien marquées. La chair doit être la plus rouge possible. On doit voir la perle à la coupe. Période fin d'automne, début de l'hiver, et puis en continuation (sans excès).

4 personnes, en entrée — en petits dés dans le tian (huilé, bien), mettre à cuire à petit feu, saler, poivrer, non couvert, évaporation. Lorsque ne reste plus qu'une pâte molle, non aqueuse (c'est assez long), ajouter 3 gousses d'ail et du persil hachés, chapelure ou farine par dessus, huile (d'olive, bien sûr), four à gratiner (ou chez le boulanger). Si vous n'avez pas de tian, mêmes opérations en poêle et mise au four dans un plat en terre.

A consommer pas trop chaud (au-dessus du tiède), ou froid.

H. D.

LE COMBAT DU SIECLE
(REPORTAGE EN QUINZE ROUNDS)

1

Cassius Clay, la grande gueule, le bateleur du ring
Le gros braillard !
Joe Frazier, le cogneur permanent, la vaillante machine
Le chantre des taudis !

2

Tous deux négociés avec la peau et les os pour 25 Millions
Comme des Mona Lisa qui gigotent
Au Madison Square Garden, le zoo de la boxe de New York
Pour *l'enfer d'un seul combat* :

3

Ils cognent à un rythme inouï, encrochetés l'un dans l'autre
Je vais te tuer ! crie Clay
Je vais te tuer ! crie Frazier.

4

Clay, l'homme aux poings les plus rapides du monde
Tambourine le crâne de Frazier
Qui fonce à son tour comme une loco
Et enfonce de toute sa force son brogne
Dans le poumon de Clay.

5

Clay pendouille dans les cordes, ses longs bras
Fragadignent dans le corps à corps
Trois ans exclu du ring par les juges de Disneyland
Les jambes prennent du poids comme des barreaux de prison.

6

Clay grabache du poing, gratouille Joe, le décape
Jusqu'à ce qu'un crochet du gauche le punisse
Et le prolo des abattoirs de Philadelphie
Défloque en ses muscles comme les chutes du Niagara.

7

Deux bêtes noires en rotation
Rondonnent dans les téléviseurs :
Frazier mitraille les côtes de Clay pour en chasser l'air
Clay trois ans hors du ring
Pour refus d'assassinat au Vietnam.
Ali ! Ali !

8

Lui que le Pentagone n'a pas envoyé au tapis
Lui qui grapigne après son titre, Clay Ali
Fatigué fait des blagues à l'oncle Tom Joe
Bouh !

9

Frazier, *the great white hope*
Colle Clay dans l'angle, le trépane à mort
Clay encaisse trois crochets droits sur le diable maigre. Ali !

10

Frazier, ingrabugé, brutal comme une action en bourse
Se bréchaque à travers un tir de barrage jusqu'aux chiquettes
[de l'autre

Artisan sans cervelle

Clay le dessaque d'un gauche et l'empoque du droit.

11

Au onzième round Clay pique du nez
Se reverticale, hurle, broucane : *c'est moi le champion !*
Et Frazier rataplombe sur lui, un ouragan
Clay titube !

12

Frazier veut en finir avec l'idole
Frazier dégringole en avant garde basse
Frazier le baptiste calé dans la Bible
Frazier mène nettement aux points.

13

Frazier avale tout comme du sirop
Sa trogne s'enflouille en un gloume grimaçant
Il kalpanthère Clay avant l'assaut de cette forteresse
Ce Dieu des nègres
Il stoppe Ali dans sa *marche sur le Capitole*
Scalpe la gloriole des Black Panthers.

14

Clay donne encore ce qu'il a dans le ventre : ce que peut
Cassius Marcellus Clay, celui qui se nomme Mohammed Ali.

Clay roule à terre, son menton se décerise
 Clay sait qu'il est battu
 Clay est presque sans défense, outragé, embroché
 Il succombe aux points devant le meilleur, Joe le fonceur
 [aveugle
 Clay-Ali, inscrit parmi les vainqueurs dans le combat
 Du siècle.

BRUNO

Rien n'est simple avec l'hérétique
 A quoi bon lui montrer les instruments :
 Il les a décrits
 Il maintient son point de vue hostile
 C'est la terre qui tourne
 L'inquisition en a l'oreille interdite
 En taule il fait de l'agitation parmi les moines
 Comme s'ils ne savaient pas où Dieu se trouve
 La torture ne prend pas : il chante un Tedeum
 Que faire de lui ? L'enfer n'en veut pas
 Le bûcher ? Une solution, mais elle n'est pas nouvelle.

LA TENURE

Je demeure au pays et me nourris à l'est
 Et grâce à mes sentences où je risque ma tête
 En d'autres temps, c'est vrai : à mon poste je reste
 Dans les appartements que la ville me prêta
 En mangeant à ma faim, comme vous, au ratelier
 Sans éprouver de joie sur mon noble palier

La demeure que je cherche n'est pas un Etat
Aux dix commandements et clôtures d'octroi :
Si je voyais des frères, ici, non des lémures
Comment vais-je traverser l'hiver des structures
Parti, mon prince : *c'est lui qui nous a tout donné*
Mais la vie elle n'est pas dans ce tout renfermée
La tenure dont j'ai besoin n'est pas octroyée.

(Trois poèmes traduits par Alain Lance)

Giorgio Strehler a invité Volker Braun pour une série de lectures qui auront lieu (en allemand et en français) au Théâtre de l'Europe (Odéon) les 7, 8, 9 et 10 janvier, en compagnie de Gilbert Badia et Alain Lance.

MEDIATIQUE

**Lumière à l'est
Aurore
Ou sinistre**

**Par ici la foule
De gants vides
Que mitraille le telex**

AUX AMIS DE L'EST

**Pendant que nos lettres se croisent
(entre France et Prusse à peine si
les diligences de Bonaparte
mettaient moins de temps aujourd'hui)
Pendant qu'à distance nous trinquons
(un rouge seul soleil vous dégrise
plus tôt mais vous devrez attendre
jusqu'à demain nos pluies rongeuses)
Pendant que dans nos retrouvailles
(avons civils ! frontières poreuses !)
nous troquons livres et liquides
Pendant que pendant que pendant
que langue de bois ou loi des banques**

COMME UN SINGE DANS LA DOULEUR

ou ici à son coude
ou derrière
son dos
peut-être vers la fin
une bière
si faible
qu'il vaudrait mieux
boire chez soi
comme un papier
flottant
quelques nuages
le dernier sentier
ombragé
la fin du soir mourante
O pourquoi pleure-t-elle
oui seule
et froide ici
au milieu de la vie



à moitié pleine aussi
tout à fait
il regarde
la griserie du vol
dans l'ombre
les montagnes si

reculées
depuis toujours
ce qui retombe
comme un singe
dans la douleur

à demi cachée
par les arbres
la lumière
que le vent souffle
un blanc trop
pur
durci dans le
chemin
d'ici d'en haut
un jour
une nuit
détachés

ni les plantes
montées
trop vite
dans le jardin
la maison plus basse
perdue
ni le vent trop
long
nauséeux
elle c'est le soleil
le sol
carrelé de ses ailes

●

sur l'autre rive
ce qui passe
ce qui semble
en pleine lumière
un éclair d'or
au fond du
verre
un violet rincé
sans écho
sommes-nous debout
là
au bord
comme des anges
de la passe?

●

jusqu'au plus
bas
et basses au-delà
jusqu'au virage
familier
plaintives oui
elles sont
toujours là
les grandes pierres
grises
sans repos
proches du
lieu
en partie nulles
d'entretien
o naguère si

familiales
chantantes
dans les hauts
murs



tout
comme un cœur
dans la sphère
légère
pierre noire
pierre écartée
o non
dans l'absence
légère
non

l'univers s'enfle
le temps se cambre. un souk.

tu n'as pas de nom mais
la goupille de ton nom.

imperméable à la lumière
à mesure que jouent les crocs.

tu n'as pas de nom mais ton pied
droit est le plus sale.



il faut que la pierre coule
et que lâche le gant

l'immense s'agrafe aux paupières
ganse et gland. l'immesuré
brûle les mains

tous les doigtés déjà sur la table.
l'enveloppe et la chair des nurses.
une étrave fend la fenêtre
et nous laisse en godets de fer.



la bête a de la tenue
elle givre ses yeux saumure
de rivages.

charmilles de chambéry
galets de cagnes.
citrons en estrémadure.

ACTION POETIQUE N° 98

Par suite d'une erreur au tirage, la page 63 de ce numéro est en réalité la page 62 et vice versa.

Qu'Alain Praud et nos lecteurs veuillent bien nous excuser.

SACS ET PRECEPTES

la patine
ou les scellés
c'est de clique.

passant un jeté de scène
quand hommes et cicatrices
circulent d'un plot l'autre.

le vers
meurt spermicide
et châtain
taillé dans une histoire de duel
vieille comme l'hôpital général.



la voix humaine est un supplice
jetons dans la cuve à mercure
ses lois adroites.

elle fait persil.

la tête entière
couronner un cageot d'oranges
barbes et clous.



un rasoir fait la couture
de bas très serrés.
la couleur lave le trait
puis se glace.



les nouveaux matériaux
pain azyme de main de maître.

célébrer les fontes
frayer avec le léger
c'est enfin permis
gonds de titane.

mais un couteau entre les côtes
brûle toute la force.



sur la masse chorale
l'accent circonflexe.

le monde est rond comme une fesse
l'acier a des douceurs de masse
l'ex est comme un à-valoir.

nous sommes dans le provisoire
son toit de zinc.
ses trompes bleutées luxe.
le moi se voit sur la tarte.



voix parquée dans l'orange
sous-titrée par plaques.
lièvres pas assez peints.

le formulaire sue. il y a des langes.
l'arabe passe le matin, on dispose
de clarines volées. ce n'est pas sain.

heureusement que le fil suit le pouce
et déchire le drain



l'objet a du cloître.
l'opinion est sans masse.
on ne désire pas toujours la nuque.
un string vaut une messe.
le sang est un présumé.
un dentiste efface la langue.

AVIGNON - MARSEILLE

Les écailles du fleuve crèvent en surface et s'étirent sur d'autres eaux immobiles celles-ci, qui font un rempart contre les turbulences. Y poussent des formes de poissons et des toiles d'herbes. Je me suis mis là, dans les tessons, ne cessent et ne cesseront de me tourmenter ces rives, ces ravines, ces migrations d'eaux, comme si leur rumeur allait me défaire, j'aurai à supporter ici encore les saisons, l'acide des fruits, l'arête des vents, un ciel de cendres froides que la nuit ne peut effacer, et du fond des bouches venue, l'amertume des limons.

Plus vaste encore, entre nous, l'espace de l'écrit, je ne peux être que dans ce parmi, une intersection de plans et de brèches. Mais je ne sais rien et je ne veux pas le savoir. C'est le travail de l'écriture que détruire. Dès qu'un savoir se constitue les mots viennent au massacre.

Ce que lire dit, je l'apprends en divers lieux, et chaque fois sur un exemplaire qui ne m'appartient pas, je fais des lectures contraires, par la pratique de ces lieux jusqu'à l'érotique de fin, ne sachant où brûler la dernière page et puis émigrer. J'écris derrière l'écrit, dans mes mains les livres vieillissent trop vite.

On dit les cheveux, on dit les seins, on voudrait terminer, on s'excite, on s'arrête, on voudrait s'arrêter (aller par deux au balcon vers le jour qui décline) on cherche du fil pour fixer l'heure (même nus, même dans l'obscurité). On s'arrête, et plus rien ne vient que les mots « cheveux », en haut, et « seins » tracé plus bas, comme de juste, dans l'ordre. Quand on entre dans la chambre, on entre dans les mots. C'est image, elle vient à contre jour, déchirée sans avoir déplié son titre.

Il y a une table, une cafetière, un rayon de soleil, c'est pour le sentiment. Et encore une table ; une cafetière, un rayon de soleil sur le mur d'en face, comme à l'entresol des pyramides. On voudrait faire le tour, on se blesse les doigts, les moments sont trop courts pour être saisis.

Ce n'est pas comme ça qu'on fabrique un livre (par exemple des drames). On doit se mettre en position de récit, puis rater, s'y perdre. Vont, tremblants, le corps et le drap, qui sans cesse tournent, et les morts eux-mêmes qui ne cessent de transpirer. Un récit, c'est toujours en marche qu'on le prend.

Je pourrais commencer par établir l'équilibre des lieux, de ces grandes villes que je n'ai pas connues, hors le trou des quartiers, j'entends un atlas des formes. Limites du convexe, éclats du verre où je bois. Il y a des étangs entre les crêtes archaïques, ici les mourants ont enfin l'occasion de parler, prennent le temps de se passer le mot.

A tout propos ont dit naissance et je dis mort, comme si je n'avais que ce mot et comme si, entre ces deux violences, les jours étaient muets.

J'ai commencé à écrire mon traité dans le creux des livres, quand la ligne se vide, laissant des ouvertures, des failles où peuvent proliférer mes versions amorcées dans le demi-sommeil, la demi-enfance ; mais alors, après trois mots de tambour, tout raté. Cherchez, je ne suis qu'intervalle, un lieu d'où l'espace s'est retiré avec, suspendue, cette folie de petits récits. On ne peut parler sur les livres, ni en écrire, sinon les réciter sans fin, et sans fin les répéter. Il est ainsi, en leur corps, des métaphores d'entrée (c'est la boucle du livre) et des métaphores de sortie, libres de s'articuler au dehors avec toute autre chaîne de récits. Ce sont ces métaphores déchirées qui refont l'imaginaire. On est là, pas tout à fait dans les lignes. L'écriture est un état.

On raconte, on cale les objets avec une histoire. Tout prendre et ne rien lâcher, j'entends tout retenir en dix doigts. De loin en loin on peut décrire des domaines où les pierres, les cheminées et leurs chefs, les livres et leurs animaux sont serrés en un seul article. On marche autour, on imite, et on ne fume par de peur de brûler les feuilles. La tête sur les épaules, une autre plantée dans la main droite, la vie à deux.

On cimente ses jours avec le récit de ces jours mêmes, et on se sent mal quand ça coupe.

Belle mort, elle a toujours un visage d'artifice, les oiseaux y viennent en houle de brumes comme si ils voulaient figurer l'angle vide des toits. Nous sommes là pour transcrire, celui qui viendra après nous relèvera nos fautes mais avec les mêmes mots tissera sa propre fin.

Avons-nous froid, avons-nous chaud ? On ne sait du silence que ce qu'il y a autour : les actes et la description des actes.

Le ciel qui me cherche, en d'autres lieux me retrouve. En ce sol crevé par guerres d'amours et d'amies. En ces livres épars, donnés, revendus, dispersés, que je revois sous des mains étrangères. En ces lèvres usées. En ces habits défaits qu'enfants de moi gardent jusqu'aux mites. « Est-ce bien lui encore au bout de ce chemin ? » Le ciel me retrouve sur des portraits et puis j'en ajoute.

Quelque chose qui serait un œil. Il n'y a que l'il y a. On décore l'eau avec des vitraux, et la nuit coule son vin noir. On s'arrête sur le haut des cheveux, sur les lignes de la main, sur la maigreur du cou. Minuit guindé. Avant d'ouvrir, pousser poussières, s'entourer des chères ombres. L'immobile fleuve sait attendre.

Ça ne tient pas debout une bibliothèque quand on est démuni et qu'on ne sait plus reconnaître les rues et leurs arbres (maintenant, longue habitude des mélancolies). Sauf les jours de pluie je transporte toujours cette bibliothèque sur moi, au bras ou dans les poches, sans parler des livres que je cache, des monstres, des séries. Vie de phrases, interprétations, ressource des emprunts noués, je verbalise. C'est mon travail contre la peur, ainsi on doit pouvoir survivre à la pratique des gestes effrontés. Nos livres survivent un peu plus, mais où sont passées ceux dont nous n'avons rien lu ?

Les jours de fumée, je dors debout dans ce recueil de chambres, il n'y a plus de chemin ici tracé qu'entre une bouche et son corps. On

peut risquer sa tête dans le parler, ou la, laisser tourner par derrière, ou bien elle serait embaumée.

Déchirer les viandes devant toi allongée, c'est une autre manière de prise, et sucer l'os c'est te faire signe que tout est dans toute chair. Renifler, dépecer, ces viandes ont été abattues comme en un lit. C'est ressemblance des plaisirs.

Que fais-tu de l'épars quand il vient se briser sur ta bouche ? Il reste encore un peu de mer sur ta paupière, on sait d'où elle vient mais on ne sait pourquoi elle demeure dans l'ovale. Et ceci serait le premier signe. L'épars ne cesse de se disperser.

Il pleut sur mes livres, de la boue, du sel, du froid, l'eau y colporte ses taches, les machines de lecture s'enlisent. Je ne sais imiter que mes proches et leurs sentences. On forme des propositions qui n'aboutissent plus. Je frappe, je scande, c'est le sens qui viendrait avec les coups. Je dis tel est le sens, tout sur tout, et bref ou éphémère, n'ayant pas plus de portée que la voix qui le serre. Mais ces villes où les cris ne volent plus, et que l'on quitte pour mourir ailleurs, ne sont-elles que sables collés ?

L'écriture m'échappe, je marche et je dors, le composé des pas, la misère du sommeil, viennent en même temps.

SCENE NATURELLE

pour Marion.

*Le fruit cueilli
de plainte*

*Et pourtant ce
que végétal*

*je l'entends sous
posant*

*c'est comme
rien qu'un*

*pour détacher le
le fruit*

nulle autre chose que

Dans les buissons

*et le désir.
pour ramasser*

*que cela,
remarqué qu'à*

*la main s'avance
en cette seconde tout*

*Enfin le monde
lorsque le*

l'osier de

*ne laisse échapper
non.*

*déchirement rien
et muet*

*mes mains
la prunelle :*

*un chant
mouvement*

*tendre
de l'arbre :*

*le bonheur d'avant.
se cachent le regard*

*Puis un geste
rien ne prend plus*

*N'avez-vous pas
l'instant précis où*

*pour saisir
se tait pour soi*

*les oiseaux
les feuilles
les paroles
les oiseaux ?*

*ils chantent
elles bruissent
elles portent
ils chantent.*

*se recompose
fruit touche*

son panier

10.1984.

REVUES - LECTURES

L'hippocampe (La baleine blanche, 38, rue de la Montagne-Ste-Geneviève, 75006 Paris). Une nouvelle revue bien imprimée, bien illustrée, mélangeant des textes d'auteurs connus : Guillevic, Ste Beuve pour le n° 1 ; Barbey d'Aurevilly, Bernardin de St-Pierre et Jorge Luis Borgès pour le n° 2 à d'autres auteurs contemporains.

Tartalacrème n° 34 (15, rue de Beaubourg, 77340 Pontault-Combault). J'ai souvent signalé cette revue d'une belle régularité... Dans ce numéro : K. Molnar, P. Le Pillouër, A. Helissen, M.H. Dhénin, A. Robinet, J.L. Lavrille, Yack Rivais, A. Frontier.

Verso n° 4 (4, rue Rongier, 69370 St-Didier-au-Mont-d'Or) n° 37, « Poètes étudiants » : textes de quinze jeunes auteurs de tons très divers... Comme toujours, de copieuses notes de lectures et de belles illustrations rouges de Guillaume Plantier.

Arpo 12 n° 5 (18, avenue Anna-de-Noailles, 74500 Evian), reparait après une longue interruption et change de formule avec ce numéro « poètes et plasticiens d'aujourd'hui » fait de trois cartes dépliantes soigneusement illustrées présentant douze poètes et huit plasticiens.

Actuels n° 24/25 (H. Poncet, Sur-les-Roches-Clermont, 74270 Frangy) avec les collaborateurs habituels de cette revue dont Henri Poncet qui publie ici quelques couplets d'une belle venue.

Encres Vives n° 111 (M. Cosem, Engomer, 09800 Castillon), huit poètes de la revue belge *Triangle* plus une dizaine d'autres auteurs.

Tribu (B.P. 3044, 31024 Toulouse cedex), une revue de 188 pages, très denses et très diverses, impossible à résumer en quelques lignes d'autant qu'elle présente aussi bien les poèmes graffiti de Serge Peys que les textes plus « classiques » d'Abdellatif Laabi que certains connaissent certainement comme créateur de l'ancienne revue marocaine *Souffles*.

Luvah n° 6 (Acier, Roche-lez-Beaupré 25220). Seize auteurs divers se partageant une cinquantaine de pages...

Carte Noire n° 8 (Nadine Agostini, 12, rue Marnata, 83100 Toulon) : Gérard Arseguel, Vincent Tenereau, Jean-Pierre Blanc, Pierre-Autin-Grenier, Jean-Marie Lewigne, Geneviève Lorée... et quelques notes de lectures.

Interventions à haute voix n° 10 (M.J.C., 6, avenue Ste-Marie, 92370 Chaville) : « territoires et mémoires d'enfance » : dix-huit auteurs parmi lesquels Guy Chaty, Gérard Faucheux et Daniel Piperno.

Traces n° 75 (M.F. Lavour, 44330 Le Pallet) : une quinzaine d'auteurs différents et de nombreuses notes de lecture.

Zéro Limite (n° 13 (M.A. Mayali, B.P. 23, 74170 St-Gervais), encore une revue installée en Savoie avec Jean-Luc Parant, Jean Todrani, Michel Falempin, Jean de Breyne, Christian Prigent et Dominique Gilbert Laporte.

Plèin chant (Bassac, 16120 Châteauneuf-sur-Charente), illustrée de vigoureux bois gravés d'Eduardo Ponce, ce numéro présente des poèmes de Françoise Morvan, des textes de Jean Benoît Thirion et Joseph Kjellgren, ainsi que la vie curieuse de Plancher-Valcour par Charles Monselet, puis de nombreuses informations et notes de lectures.

Vagabondages n° 55 (3, rue Séguier, 75006 Paris) : comme une anthologie des poèmes parlant de la neige de Baudelaire à Deguy en passant par Borgés. Nelly Sachs comme « poète du mois » et des inédits divers, quelques notes de lectures.

Cahiers bleus n° 29 (Logis de la Folie, 2, rue Michelet, 10000 Troyes), consacré aux poèmes d'aujourd'hui : cent-soixante pages de textes divers que se partagent une cinquantaine d'écrivains plus deux petits cahiers : un pour des auteurs étrangers, un autre pour des « voix champenoises ».

Le pont de l'épée (23, rue Racine, 75006 Paris) un long extrait du pamphlet des « Contre-écriture » de Gilbert Toulouse, d'amusants et réussis « Nouveaux exercices de style » de Jean Sauteron et des poèmes d'auteurs divers.

In'hui n° 19 (Maison de la Culture, 80000 Amiens). Un très gros — 400 pages —, très bon numéro sur la poésie anglaise : si on y retrouve bien sûr quelques noms un peu connus ici, on y fait aussi quantité de découvertes. Un numéro somme toute intelligemment fait !

Dimensao n° 8 (rue Arthur-Machado, 75, Caixa postal 140 Uberaba Minas Gerais, 38100 Brésil), sept poètes brésiliens et de nombreuses notes de lectures.

Hora de poesia n° 32 (Virgen de la Salud, 78, Barcelona, 24 Espagne), fac-similés de manuscrits de Vicente Aleixandre, suivis de trois études, n° 33, poésie du Haut-Atlas... Dans chaque numéro, des poèmes catalans traduits en espagnol et de nombreuses notes critiques.

Pliego de murmurios n° 20 à 27 (C/ Portugal 81 4a 1a Sabadell Barcelona, Espagne), toujours les mêmes petits feuillets denses présentant, en espagnol, des poètes du monde entier.

Mirall de glac (C/ Teatre, 2, Tarrassa, Barcelona, Espagne), quatre poèmes, en français, d'Abdelkebir Khatibi, traduits en catalan.

RECUEILS

Toi aussi la lumière de Dagadès (Ed. Le pré de l'âge), le plaisir persistant du haïkaï...

Ballade en mémoire de Ker-Is de Jean-Marie Le Sidaner, autre poésie concise sur la mer, la mémoire et la mort (mêmes éditions). Chez les Cahiers du Confluent, parmi d'autres recueils, trois m'ont retenu : *Récitatif du commencement* de Dominique Sorrente, huit poèmes de Boris Pasternak avec une belle empreinte à sec de Marc Pessin et *Le Tourment du monde* de Christine Givry, un regard nouveau sur les rapports de la nature et de la conscience. *La chambre d'écriture* de Pierre Courtaud (Ed. La main courante), *terres médianes* de la mine Diakhaté (Ed. St-Germain-des-Prés), *La pluie morte près des buées* de Michel Alasluquetas (Ed. Jacques Brémond), *La nouvelle poésie israélienne* (n° 116 de la Collection Poésie 1, Ed. St-Germain-des-Prés), *Le livre d'or du haïkai* dans la très belle petite collection « Miroir du Monde » (Ed. Seghers-Laffont), avec une excellente présentation de Pierre Seghers. *Cent sonnets* de Boris Vian, une curiosité littéraire présentée par Noël Arnaud (Ed. Christian Bourgois). *Toutes les îles sont secrètes* de Jean-Claude Renard (Ed. du Seuil) : sous l'étiquette générique de « poèmes », une grande variété d'écritures toutes liées par une interrogation profonde sur la singularité des regards et des expériences : « Aujourd'hui, plus vite que les rêves, tout change de sens / Demain, aussi, sera fabuleux — mais terrible / Et qui sait ce qu'il en restera... »

Feuilles, tombées d'un discours (Ed. Ryoân-ji), comme le titre l'évoque pour les lecteurs de Jean Tortel, ces « feuilles tombées » sont des écrits avec, autour et sur « Le discours des yeux », témoignages extrêmement divers d'une gestation poétique, notations, réflexions, fragments d'écritures, soutenu par une passion de comprendre et de dire : des pages denses et passionnantes.

Jean-Pierre BALPE

EXTERIEUR BLANC - Jean-Luc Sarré - Poésie - Flammarion.

Ecrire, c'est ici raréfier, épurer la parole et tenter de la soustraire à ce qui pourrait embarrasser sa clarté. Les mots cherchent une approche, s'entretiennent de leur manque puis débouchent sur une évidence enfin obtenue : ces relevés brefs, intacts, d'une saison ou d'un paysage. On va du lieu obscur d'une incubation à cet *extérieur blanc* écrasé par la lumière et la chaleur. Chaque fois la recherche est semblable : il faut rejoindre, faire que sur la page dont la surface est aride soient à la fois présents la précaution et ce qui, au-delà du repentir, semble donné. Le nœud de ces textes, ou leur moteur, ce serait : comment se passer de tout intermédiaire ? Comment se débarrasser de la rhétorique et faire en sorte qu'il n'y ait plus aucun subterfuge ? Ainsi, ce qui est interrogé, c'est la fiabilité des mots. Ils sont mis à l'épreuve. On pourrait, pour éclairer une pareille attitude, citer la boutade de Michaux : « *Ecrire ? Tuer, quoi !* ». Il est vrai que le poète arrive toujours trop tard, que ce qui est énoncé semble aussitôt vidé de substance. Pour ressaisir cette débacle infime, il faut refaire le parcours à l'envers, le réajuster dans une forme proche de l'épure où n'est préservée des combustions et des gommages qu'une ligne de crêtes. La très grande

qualité des textes de Jean-Luc Sarré réside dans le fait que ses tentatives de restituer l'intensité d'un moment ne présupposent jamais celui-ci. Il est toujours à venir. Si le paysage méditerranéen reste un axe indéniable, il n'est jamais un prétexte mais la façon de situer un mouvement plus intime par rapport à une immuabilité. En fin de compte, l'extérieur représente une certitude aiguë, quasiment assénée, mais que modulent les impasses et les chemins de traverse qui se figent à son seuil. Dans cet esprit, écrire est un échec assumé. C'est aussi s'ouvrir à une déperdition et découvrir dans les empêchements mêmes ce que la volonté de créer nous refuse. De cette tension naissent l'émotion et la beauté, une émotion sans complaisance et une beauté sans raideur. Ce premier livre est le résultat d'un effort rare et nécessaire, celui de savoir s'attendre.

Frédéric VALABREGUE

AVANT-GOUT - Michel Butor - Ubacs.

Nous aurons toujours à la bouche ce goût de madeleine qui fait remonter en nous toute notre mémoire, qui « tire » au présent le passé. Bien sûr, la maison est hantée par le souvenir (qui est autant d'images qui se répètent et s'affinent), mais Michel Butor déjoue ce jeu de la mémoire. Le passé ne sera pas encore vécu, mémoire qui va se faire et qui se raconte, futur antérieur. Tout, dans *Avant-goût*, conteste à la fois le passé et le futur ; quelque soit l'itinéraire suivi par Michel Butor, nous y lisons la juxtaposition des témoins du passé et ceux du présent : bibliothèques, jardins, jeux, ponts, etc. De même, si l'on excepte les changements de décors (que l'on retrouve également dans les différentes villas visitées), la vie à Rome ou Albuquerque n'est guère différente de ce qu'elle était jadis, du moins dans le geste quotidien. Le souvenir, vrai ou faux, n'est jamais qu'une image du présent, en cela il n'est jamais qu'un *avant-goût* du futur.

Vient ponctuer le temps qui s'écoule, une série de cartes amoureuses, comme un montage d'images, une découpe du souvenir.

... inlassablement je choisis des cartes postales pour toi...

... imperturbablement je découpe des cartes postales pour toi...

poèmes indubitablement.

Alain COSTE

UN HORIZON CACHE (1)

Château de Lafare, février 1939.

Aux amateurs de poésie qui me font l'honneur de me lire une dizaine de fois l'an, il me faut demander indulgence et pardon, car ma chronique sera courte. Bien trop courte à mon gré, du moins, m'étant imaginé que

(1) Le texte consacré à Jean Tortel fait suite à celui que nous avons publié, sous la même signature, dans notre précédent numéro.

j'avais beaucoup à dire ! Mais notre corps parle toujours plus fort que nous, et il faut en faire à sa volonté. Je sors à peine d'un mauvais mal qui m'a tenu couché, fiévreux et abattu, pendant plusieurs semaines, et qui me laisse dans un triste état. La faute en est à l'hiver, toujours rude, par ici, à ces vents glacés courant à travers l'immense demeure que nulle flamme ne parvient à réchauffer vraiment : l'un d'eux m'aura saisi par surprise et congestionné de maligne façon... Mais l'âge doit y être aussi pour quelque chose, toutes ces années qu'il n'y a pas moyen de revivre à l'envers !... Ainsi ne faut-il pas trop attendre d'un déjà vieux monsieur blotti tout le jour au coin de sa cheminée, dans un amoncellement de *plaid*s, et s'efforçant de faire sa copie tant bien que mal.

Ce qui me met au travail, cette fois, c'est un livre mince, une « plaquette » disent les imprimeurs, — de soixante-quatre pages exactement, quatre feuillets, tous ceux qui s'emploient à publier de petites revues connaissent bien cela !... Et, naturellement, il s'agit d'un compte d'auteur, la couverture annonçant simplement que l'ouvrage est en dépôt dans une librairie parisienne. Mais les plus grands ont commencé par là.

Cet auteur, nous l'avons déjà rencontré ici-même, voici quelques années. Il s'appelle Jean Tortel, et j'ai parlé de ses premiers essais poétiques dans le numéro de juin-juillet 1934 de notre revue.

Dans l'article en question, somme toute favorable à ce jeune poète, je lui avais souhaité de pouvoir toujours garder sous ses yeux notre montagne du Luberon. Quel spectacle plus inspirant, en effet, que ce réservoir de beauté sauvage et de rêveries fantastiques ? Je l'ai parcouru bien des fois en tous sens, et j'y ai passé quelques nuits d'attente inoubliables, en compagnie de mon « conscrit », Louis de Chavannes, et du romancier Henri Bosco, mon cadet et mon ami, vrai « trouveur de pistes », à qui nous devons ce chef-d'œuvre récent : *Le Sanglier*, tout entier dédié au Luberon de la peur. En ouvrant la plaquette de Monsieur Jean Tortel, j'ai cru d'abord que mon vœu était réalisé. La suite de poèmes qui ouvre le recueil s'intitule tout bonnement : « Le Luberon est en face. » Voilà qui commence bien, ai-je pensé. Puis j'ai couru à la dernière page et j'ai lu : « GORDES, Toul, 1933-1937. » Grands Dieux ! Toul ! La ville la plus laide, la plus abominable de France, sans doute ! Un paysage sinistre ! Une chiennerie de climat ! Des casernes partout, dans la ville et tout autour de la ville. Huit mille habitants, cinquante mille soldats ! Avec tout ce que cela comporte de bistrots, de gargottes, de commerces hideux et de commerçants rapaces !... J'y ai fait mon service militaire, aux toutes premières années du siècle, dans la plus affreuse détreffe physique et morale ; et malgré le petit vin blanc serré qu'on récolte autour d'Ecrouves, le plateau du même nom, ses boues et ses vents mordeurs m'ont donné pour toujours l'idée de l'Enfer sur terre. Je plains donc sincèrement Monsieur Tortel d'avoir dû achever à Toul (pas comme « griveton », j'espère !) un volume de vers commencé sous le ciel enchanteur du Comtat Venaissin. Il est vrai qu'il a écrit « Gordes » en capitales, et « Toul » en bas de casse : cela me donne un peu d'espoir pour lui, rétrospectivement.

Monsieur Jean Tortel aime les titres énigmatiques. Son premier

recueil s'intitulait *Cheveux bleus* (il ne m'a jamais fait savoir si l'interprétation que j'en avais donnée était la bonne). Celui-ci a pour titre : *Votre future image*. Et certes, il y a bien dans ces pages, un distique qui dit :

*... Et les cyprès dans le jour dolent
Sont votre future image.*

Mais je n'en saisis pas bien le sens. Et, pour être tout à fait franc, il y a des pans entiers de ce petit livre qui restent pour moi hermétiques — au sens presque physique du mot..

J'en suis d'autant plus désolé que je sens bien, obscurément, que cet ouvrage de poésie est, quant à son auteur, le lieu d'une importante mutation. J'avais remarqué, dans *Cheveux bleus*, avec quelle autorité, déjà, Monsieur Tortel s'emparait du langage poétique, usant du vers et de ses rythmes avec une jeune maîtrise. Il assumait, il est vrai, un héritage un peu voyant, déclaré tout de go. L'héritage, dans le nouveau recueil, n'est pas entièrement assimilé, absorbé jusqu'à devenir invisible ; ce qui se remarque encore, c'est, évidemment, Mallarmé, et peut-être Scève, quant à la transfiguration amoureuse ; mais Jean Tortel prend tout de même ici ses distances avec les maîtres de son Panthéon, et nous voyons mieux son propre corps poétique, si le lecteur me permet cette comparaison un peu triviale, jouer sous les vêtements encore d'emprunt parfois.

Je l'ai dit sans ambages, *Votre future image* me demeure, en plus d'un endroit, obscur — surtout dans ses intentions. Cela ne m'empêche pas de goûter certains morceaux. Par exemple, ce premier dizain d'une suite dédiée à ce beau poète cosmique qu'est Guy Lavaud :

*Sur le poème et sur son étendue
L'oiseau planait et son plumage épars.
Son âme tendre à la chair inconnue
Se reposait avant ses grands départs.
L'oiseau veillait comme sur les remparts
La flamme horrible à ce qui n'est pas elle
Sur le ruisseau, la joie, la femme belle.
Quelle beauté le corps enseveli
Sous le mystère harmonieux de l'aile
Et dans le vers qui lui sert de surplis !*

Malheureusement, ce qui est ici pour moi « enseveli sous le mystère harmonieux » des mots, des phrases, c'est le sens. Je reconnais très clairement tout ce qui est dit, avec même la musique, et, en même temps, je ne vois pas ce dont il est question. C'est exactement ce qui se passe avec une charade. Le poème conçu et construit comme une énigme, c'est cela, sans doute ? Mais est-ce que je lis des poèmes pour trouver la solution d'une charade, pour résoudre des énigmes ?... Toute la question est là. Il y a, dans la poésie de Monsieur Tortel, à côté de grâces délicieuses de langage, pouvant aller jusqu'à l'enchantement, quelque chose qui ressemble à un élément étranger et qui me trouble, bien que je ne puisse rien dire de précis. C'est comme la sensation que nous donne la présence, dans le ciel, d'un nuage qu'on ne voit pas.

Je crois que Jean Tortel a, lui aussi, son idée de derrière la tête, qui doit charger d'intentions les complications très symbolistes de son expression, parfois.

En tout cas, dans l'état quasi comateux où m'a laissé la maladie, je ne me sens pas la force ni la clairvoyance nécessaires pour suivre Monsieur Tortel sur les routes et vers l'horizon personnel, encore caché, et peut-être à ses propres yeux, où il voudrait, je pense m'entraîner. Et d'ailleurs, je ne suis pas sûr d'en avoir envie.

Voilà une critique qui tourne court ! Que Monsieur Tortel me pardonne, et qu'il sache, en compensation, qu'il me fera toujours plaisir en me donnant à lire, par exemple, des vers tout gracieux comme ceux-ci :

... Clara jouait, l'arbre jouait sur la terrasse.

On riait de bon cœur.

Les robes se gonflaient comme des seins vivaces

Sous le vent du bonheur.

*Que vous jondiez, brouillards, le long des champs amènes
Délicieusement.*

Dociles à la main de l'émouvante plaine,

Translucides moments,

Que vous fondiez sous le palais, heures, pétales,

Pétales dénudés,

Et dans nos mains la soie précieuse des pâles

Astres et leur beauté.

Je parle de plaisir. Et de grâce. Ces mots sont-ils de trop ? Et qu'attendons-nous, en fin de compte, du poète ?... « Il tient, écrit Charles Maurras dans *La Musique intérieure*, il tient en main la coupe qui reçoit et qui verse, illumine et transforme, humanise et déifie la sainte flamme épanchée des soleils, en promesse aux soifs de la terre. » Je conjure Monsieur Jean Tortel d'en tomber cette fois d'accord.

Justin d'ENTRAYGUES

Pour copie conforme : Luc DECAUNES

PRATIQUE

8, rue du Patural, 57000 Metz

N° 43 : *Le sens des mots*

C. Manerou → Le sens des mots.

C. Manerou → Travail pédagogique sur les antonymes.

B. Combettes → L'étude de l'antonymie.

C. Kerbrat-Orecchioni → La contradiction.

C. Garcia → L'apprentissage du vocabulaire à l'école.

L. Sprenger-Charolles → Lexique et connaissances du monde.

M. Charolles → Comment on découvre ou non le sens de certains mots.

J.-M. Adam → Des mots au discours.

N° 44 : *L'évaluation*

action poétique

Numéros
disponibles

44. (*Nouvelle formule.*) DU REALISME SOCIALISTE.
45. POESIE YIDICH, trad. et prés. Ch. Dobzynski et J. Roubaud, Joseph Guglielmi, Alain Lance, Mitsou Ronat (sur M. Leyris), Elisabeth Roudinesco (L'inconscient et ses lettres).
47. QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER — ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX.
49. COMMUNE DE BUDAPEST : 1919 — G. Lukacs.
53. L'IDEOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTERAIRE.
54. S. TRETIAKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART — REALISME SOCIALISTE — JOSE BERGAMIN — Six poètes du lycée Chaptal.
56. POESIES U.S.A. : L. Zukofsky, L. Eigner, J. Rothenberg, P. Blackburn. — Contre-poésie : Vietnam, Les « Caterpillar », poésie amérindienne traditionnelle. — Hommage à Jacques Spicer. — Neruda : poèmes.
57. CHILI — ANGOLA — ESPAGNE. La poésie de la Résistance (Pierre Seghers). — Rivière le parricide (E. Roudinesco).
58. POETES PORTUGAIS. — B. BRECHT.

Supplément n° 1 au n° 61. — Claude ADELEN : *Bouche à la terre.*

Supplément n° 2 au n° 61. — Joseph GUGLIELMI : *Pour commencer.*

66. POETES BAROQUES ALLEMANDS — G. TRAKL — JEAN MALRIEU — Et : J. Tortel, J. Guglielmi, A. Lance, J. Roubaud, J. Daive, C. Carlson, E. Hocquard, M. Regnaut, E. Tellermann (Beckett), M. Broda (Jouve), D. Leeuwens (Jouve).

Supplément n° 1 au n° 69. — Bernard VARGAFTIG : *Eclat & Meute.*

Supplément n° 2 au n° 69. — Pierre LARTIGUE : *Demain la veille.*

69. POESIES EN FRANCE (2) : H. Deluy, P.-L. Rossi, J. Roubaud, IOURI TYNIANOV, J.-P. Balpe. — RAYMOND ROUSSEL : Judith Milner, E. Roudinesco.

70. POEMES DES INDIENS D'AMERIQUE DU NORD : F. Delay, J. Roubaud. — BENJAMIN PERET : J.R., P. Lusson, H. Deluy, L. Ray, L. Robel. — POESIE EN FRANCE : J. Réda. — Et : C. Adelen, G. Jouanard, A. Lance, M. Regnaut, A. Mathieu, G. Le Gal, L. Giraudon, P. Richard, C. da Silva, D. Pobel, A. Helissen, R. Chopard, J.-L. Blanchard, F. Perrin, P. Autin-Grenier, JAN MYRDAL.

71. LE PRINTEMPS ITALIEN, poésies des années 70 : l'ensemble le plus complet et le plus récent de poèmes, textes d'interventions, chansons, bande dessinée, illustrations. Réalisé par J.-C. Vegliante.

72. AUTOUR DE LA PSYCHANALYSE : O. Mannoni, M. de Certeau, J.-C. Milner, E. Roudinesco, D. Vidal, M. Broda, M. Regnaut, H. Deluy, Khlebnikov, H. Lenau et de nombreuses contributions. Fictions, théorie, délire (sur Roustang), poésie, langue (sur Jouve et Laing), jeu (sur Adamov et Winnicott), sexe (sur Foucault), mystique, errance.

73. BAROQUES AU PRESENT. — Mitsou Ronat, Pierre Lartigue. Appropriations, traductions, présentations de poètes baroques français et européens, M. Ronat, P. Lartigue, H. Deluy, J.-P. Balpe, C. Dobzynski, M. Petit, J. Guglielmi, S. Yurkievich, I. Mignot, J.-C. Vegliante, L. Ray face à Etienne Durand, Marc de Papillon Lasphrise, Andreas Mestralus, Sonnet de Courval, Salomon Certon, Du Bartas, la Demoiselle de Gournay, Quirinus Kuhlmann, Marini, Barnabé Barnes, Polotski, Herrick...

74. AVEC ANNE-MARIE ALBIACH : E. Jabès, L. Giraudon, F. de Laroque, M. Ronat, L. Zukofsky, J. Guglielmi, A. Veinstein, J. Daive, C. Royet-Journoud, J. Roubaud, H. Deluy, S. Velay. — GONGORA — POUR BRECHT... Et : Bernard Fillaire, Bernard Chambaz, M. Regnaut, Bruno Julien Guiblet, A. Rapoport.

75. TROBAIRITZ : Les femmes dans la lyrique occitane du Moyen Age — Avec Liliane Giraudon, Raquel, Claire Blanche Benveniste, René Nelli, Jean-Pierre Winter, J. Roubaud... — Et : J. Guglielmi, G. Le Gouic, S. Gavronsky, D. Tacaille, M. Passelergue, A. Boudre, J.-P. Georges, H. Feuillet, F. Reille, F. Piekarski.

76. PHILIPPE SOUPAULT : Bernadette Bonis, Heinrich Mann, A. Lance, L. Ray, P. Lartigue, Ch. Dobzynski, H. Deluy, S. Fauchereau, dessins de G. Planet. — POÈTES IRANIENS. — GERTRUDE STEIN, trad. J. Roubaud.

77. COMMENT NOUS ECRIVONS : ensemble IOURI TYNIANOV — Avec Y. Mignot, M. Etienne, A. Rapoport, Y. Boudier, J.-P. Balpe, J.-C. Depaule — Et POEMES de J. Tortel, A. Veinstein, L. Giraudon, J. Daive, J. Roubaud, M. Bénézet, P.-L. Rossi, E. Hocquard, J. Garelli, J.-J. Viton, G. Jouanard, H. Deluy, E. Arendt, B. Noël... AMERICAINS PROVISOIRES.

78. POESIE LIBRE ARABE AUJOURD'HUI. Et Jean-Paul Richter, Paul Celan, Guillevic, A. Vitez, M. Broda...

79. VINGT-CINQUIEME ANNIVERSAIRE.

80. LANGUE MORTE : Martine Broda, Pascal Quignard, Mitsou Ronat, André Libérati, Claude Grimal, Barbara Cassin, Pierre de la Combe, P.-L. Rossi, J.-C. Vegliante, Emmanuel Hocquard, P. Lartigue, Bernard Chambaz.

81. QU'EST-CE QU'ILS FABRIQUENT ? : Andréa Zanzotto, M. Petit, J.-L. Parant, G. Perec, C. Adelen, J. Garelli, J. Réda, P. Lartigue.

82-83. AVANT-GARDE, POESIE, THEORIE : M. Ronat, H. Deluy, G. Jouanard, Ch. Dobzynski, Antoine Vitez, P. Lartigue, Alain Duault, Tibor Papp, J.-P. Balpe, Claude Grimal, Montserrat Prudon, POESIE EROTIQUE DE GERTRUDE STEIN, Nicole Brossard, NOUVEAUX POETES DES U.S.A., E. Roudinesco : sur la situation actuelle de la psychanalyse.

84. LA POESIE, LE VERS : G.-M. HOPKINS. — Et : M. Broda, M. Etienne, A. Salager, J.-P. Balpe, Y. Boudier, Ch. Dobzynski, S. Gavronsky, J. Guglielmi, G. Jouanard. Et : SONETS BARROCS : P. BEC. — Et : Simon de Boncourt, trouvère.

85. **POESIE EN JEUX : L'ECOLE, L'ECRITURE** : Jean Tortel, J.-P. Balpe, Cl. Adelen, M. Etienne, Liliane Giraudon, Y. Boudier, P. Lartigue, L. Ray, P.-L. Rossi, J. Roubaud — **OULIPO** : Jacques Bens, Paul Fournel, Georges Perec, J. Roubaud ; contraintes, techniques, exercices, méthodes. — Et : Gérard Arseguel, A. Lance, Jean Todrani.

86. **AMOUR AMOUR** (poèmes, études, proverbes, locutions, montages, sonnets, aphorismes, etc...) : Sandor Weöres, M. Broda, Quevedo, Flamenca, P. Lartigue, J. Tortel, Gaspara Stampa, J. Thibaudeau, J. Todrani, G. Jouanard, C. Adelen, M. Benabou, H. Deluy, Khlebnikov, Maiakowski, Théophile, Boisrobert, Le Petit, Giorgio Baffo, Veniero, Jodelle, S. Yurkievich, N. Naderpour, M. Leray, Y. Boudier, Bonaparte, J.-P. Balpe, Liliane Giraudon... (37 F).

87. **CLAUDE ROYET-JOURNOUD** : Interventions, textes, poèmes, études, notes, dessins, photo de : A.-M. Albiach, A. Barnett, D. Cahen, M. Couturier, J. Daive, H. Deluy, F. Ducros, L. Eigner, C. Faïn, Adolfo Fernandez-Zoila, J. Frémon, P. Getzler, L. Giraudon, R. Groborne, J. Guglielmi, R. Guglielmi, E. Hocquard, E. Jabès, R. Laporte, F. de Laroque, R. Lewinter, C. Minière B. Noël, J. Ortner, M. Pleyne, J. Roubaud, J. Tortel, A. Veinstein, K. Waldrop.

88. **POESIE-PERFORMANCE** : John Cage, James Joyce, E. Blum, E. Jandl, Kroutchonykh, Maiakowski, Aigui, Brossa, De Grot, P. Lartigue, D. Berlioux, Ch. Rist, M. Ronat, P. Lusson, L. Robel, Cl. Grimal, M.M. Prudon, Gil Jouanard... Et : H. Lucot, A. Coulange...

89-90. **DE L'ALLEMAND** : H. Heine, B. Brecht (inédits en français), P. Celan (inédits en français), S. Hermlin, E. Jandl, H.-M. Enzensberger, H. Heissenbüttel, H. Müller, P. Rühmkorf, V. Braun, O. Pastior, P. Wiens, R. Priessnitz, G. Kienert et de nombreux autres poètes de langue allemande (R.D.A., R.F.A., Autriche, Suisse), présentation A. Lance. Et : Jean TORTEL, A.R. Rosa, B. Noël, H. Deluy, P.-L. Rossi, M. Delouze, A. Rapoport, Ch. Tarting, F. Leclerc, H. Kaddour, Ch. Gambotti, Bl. de Prevaux, G.-D. Percet.

91. **AVEC COBRA** : Poètes expérimentaux des Pays-Bas.

92. **QUATORZE POETES D'AMERIQUES LATINES**. Et : Jean Todrani, M. Regnaut..

93. **QUATORZE POETES DU QUEBEC MAINTENANT**. Et : Jean Tortel, Joseph Guglielmi, Alain Praud, Antoine Raybaud, Anne Portugal, Dominique Buisset, Jacques Jouet, Guy Chaty, Marc Grinsztajn, Franck Viellart...

94. **TROUBADOURS GALEGO-PORTUGAIS**. Et : Gérard Arseguel, Jean-Charles Depauie, Emmanuel Hocquard, Alfred Kern, Maurice Regnaut, Bernard Vargaftig...

95. **ALAMO**- Littérature, Mathématique, Ordinateurs. Et : György Somlyo, Jean-Marie Gleize, Dante Parini...

96/97. **JEAN TORTEL** : Etudes, poèmes, critiques, textes, photos, dessins, notes, inédits, recettes, témoignages, entretiens, etc. : G. Arseguel, J.-P. Balpe, A. du Bouchet, P. Chappuis, N. Cendo, G.-E. Clancier, A. Coulange, L. Decaunes, H. Deluy, Ch. Dobzynski, J. Dupin, Cl. Esteban, D. Esteban, P. Getzler, L. Giraudon, J.-M. Gleize, J. Guglielmi, Guillevic, E. Hocquart, Ph. Jaccottet, R. Jean, G. Jouanard, M.F. Jouannic, F. de Laroque, P. Lartigue, J. Laude, G. Mounin, S. Nash, G.-D. Percet, L. Ray, M. Regnaut, M. Ronat, A.R. Rosa, J. Roubaud, Cl. Royet-Journoud, R. Sabatier, J.-L. Sarré, J.-L. Steinmetz, J. Todrani, Toursky, F. Valabrègue, B. Vargaftig, A. Veinstein...

action poétique

Bulletin
d'abonnement
ou de
réabonnement

Nom : _____ Prénom : _____

Profession (si vous désirez la préciser) : _____

Adresse : _____

— Je m'abonne pour _____ an(s) à la revue **action poétique**.

1 an (4 n^{os}) France : 150 F Etranger : 230 F

2 ans (8 n^{os}) France : 270 F Etranger : 400 F

Soutien (4 n^{os}) 800 F

8 n^{os} 1 500 F

● Je désire également recevoir les numéros suivants parmi ceux encore disponibles de votre revue :

— Je vous adresse la somme totale de _____ F par :

- chèque postal

- mandat-postal

- chèque bancaire

- mandat-lettre

action poétique, 4294-55 Paris.

CCP

Rue J.Mermoz, Résidence La Fontaine au bois n° 2, 77210 Avon.

A _____, le

Signature :

LIRE

- Hubert Lucot : *Langst* - Pol.
- Ossip Mandelstam (Trad. André du Bouchet) : *Voyage en Arménie* - Mercure.
- Maurice Scève : *La Délie* - Poésie/Gallimard.
- Luc Decaunes : *Le poème en prose, anthologie* - Seghers.
- Raymond Jean : *Les Lunettes* - Gallimard.
- Jean-Michel Maulpoix : *Un dimanche après-midi* - Pol.
- Paul Eluard : *Lettres à Gala* - Gallimard.
- Paule Philip : *Perspective I* - Le Collet de Buffle.
- Oulipo : *A Georges Perec* - Bibliothèque Oulipienne.
- Paul Celan (Trad. Martine Broda) : *Enclos du temps* - Clivages.
- Paul Louis Rossi : *(G)* - Lettres de Casse.
- Yannis Ritsos (Trad. Dominique Grandmont) : *Erotica* - Gallimard.
- Dominique Fourcade : *Rose-Déclic* - Pol.
- Christian Prigent : *Peep-show* - Cheval d'attaque.
- Giovanni Lista : *Le Futurisme* - Panini.
- Bernard Leuillot : *Anthologie de la poésie française, 19^e siècle, T.I* - Poésie/Gallimard.
- Yves Landrein : *Histoire d'un cahier* - Seghers.
- Francis Ponge, cinq fois : *Jean Tortel* - Fata Morgana.
- Jean L'Anselme : *L'Anselme à tous vents* - Rougerie.
- Henry James : *La source sacrée* - La Différence.

LA RÉPÉTITION

(Première Série : 1977-1979)

1) *Jean-Claude Montel* : En avoir ou pas. 2) *Jean Thibaudeau* : Souvenirs de la maison du Tram. 3) *Gérard Arseguel* : Décharges. 4) *Marie Etienne* : Blanc clos. 5) *Michel Ronchin* : Grand Silence. 6) *Jean Tortel* : Didactiques. 7) *Martine Broda - Gisèle Celan-Lestrange* : Double. 8) *Thérèse Bonnelalbay* : Dessins. 9) *Bernard Chambaz* : Histoire de l'indigo et du ponant. 10) *Philippe Boyer* : Mort musaraigne. 11) *Edmond Jabès* : L'eau. 12) *Jean Daive* : « SLLT ». 13) *Bernard Delvaille* : Le vague à l'âme de la Royal Navy. 14) *Jean-Jacques Viton* : Image d'une place pour le requiem de Gabriel-Fauré. 15) *Yves Boudier* : Le fabuliste. 16) *Alain Lance* : La première atteinte. 17) *Bernard Vargaftig* : La preuve le meurtre. 18) *Jean-Charles Depaule* : Cent fois. 19) *Liliane Giraudon* : Têtes ravagées : une fresque. 20) *Jacques Roubaud* : Je dis, à moins que sel ne la roue.

Collectif :

1 — N° confié à *Claude Royet-Journoud*, avec : Anne-Marie Albiach, Jean Daive, Bernard Noël, Pascal Quignard, Alain Veinstein, Rosemary Waldrop (traduit par Roger Giroux). 1978 (épuisé).

LA RÉPÉTITION

(Nouvelle Série : 1983-)

1) *Jean Todrani* : Gioconda. 2) *Henri Deluy* : La substitution. 3) *Gil Jouanard* : Eloge de la vie ordinaire. 4) *Jean Tortel* : Provisoires saisons. 5) *Jean Laude* : Perspectives. 6) *Alain Praud* : Le corps de Christie Brinkley. 7) *Alain Coulange* : Il faut que tu sois le ciel. 8) *André du Bouchet* : Dérapage sur une plaque de verglas, déchet de la neige.

Série éditée par Henri Deluy.

Chaque recueil, tiré à 100 exemplaires : 50 F l'un.

Commandes à la revue.